l'Avant-Scène
JOURNAL DU THÉATRE

Dans ce numéro :

COMÉDIE-FRANÇAISE

LES SERMENTS INDISCRETS

Comédie en cinq actes, en prose, de **MARIVAUX**

★

LA NAVETTE

Comédie en un acte de **Henry BECQUE**

★

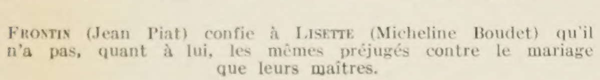
La quinzaine dramatique

par André CAMP

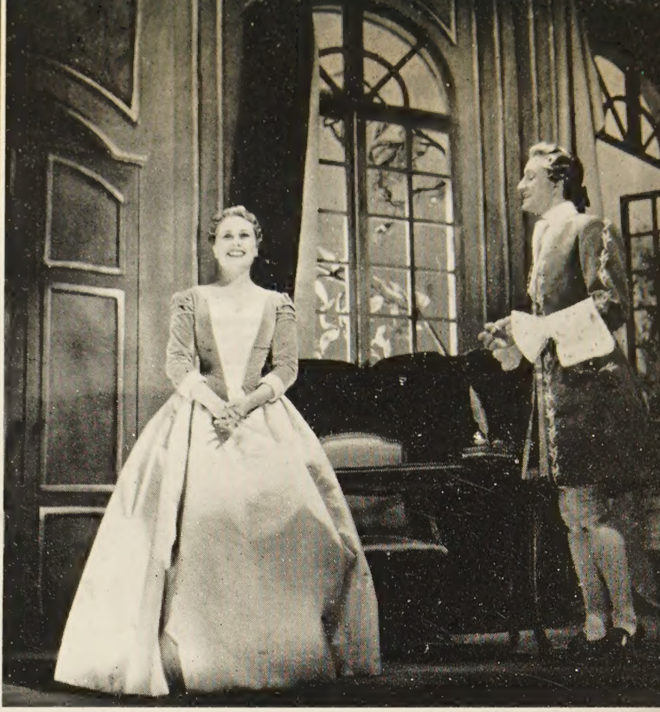
JEAN COLIN

N° 133 ★ 39, rue de Châteaudun ★ Paris (9e)





FRONTIN (Jean Piat) confie à LISETTE (Micheline Boudet) qu'il n'a pas, quant à lui, les mêmes préjugés contre le mariage que leurs maîtres.



Mais LUCILE (Claude Winter) a beaucoup de mal à refuser sa main à DAMIS (Georges Descrières), alors qu'elle ne peut s'empêcher de lui donner son cœur.

Quelques scènes des « SERMENTS INDISCRETS »



M. ORGON (Henri Rollan) voudrait bien marier sa fille à DAMIS. Peu lui importe laquelle, d'ailleurs, LUCILE (Claude Winter, *à gauche*) ou PHÉNICE (Magali de Vendeuil, *à droite*).



LISETTE (Micheline Boudet) fera triompher la raison et l'amour en persuadant LUCILE (Claude Winter, *à gauche*) et DAMIS (Georges Descrières) qu'ils sont faits l'un pour l'autre.

(Photos Bernand.)

COMÉDIE-FRANÇAISE

SALLE RICHELIEU

Comédie en cinq actes en prose, de MARIVAUX

Mise en scène et nouvelle présentation de M. Jean PIAT

Décor et costumes de M. André DELFAU

LES SERMENTS INDISCRETS

DISTRIBUTION

PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE

FRONTIN, valet de Damis	**Jean PIAT**
M. ERGASTE, père de Damis	**MARCO-BÉHAR**
M. ORGON, père de Lucile et de Phénice	**Henri ROLLAN**
DAMIS, fils de M. Ergaste, amant de Lucile	**Georges DESCRIÈRES**
LISETTE, suivante de Lucile	**Micheline BOUDET**
PHÉNICE, sœur de Lucile	**Magali de VENDEUIL**
LUCILE, fille de M. Orgon	**Claude WINTER**
Un domestique	**DRANCOURT**

•

« **Les Serments indiscrets** », créés à la Comédie-Française le 8 juin 1732, furent repris le 7 mars 1738 et le 18 avril 1956

LES SERMENTS INDISCRETS

de MARIVAUX

LA NAVETTE

de Henry BECQUE

Marivaux est devenu, pour beaucoup de scènes voulant être « à la page », l'auteur à la mode. A la Comédie-Française, il fut toujours à l'honneur, avec Le Jeu de l'Amour et du Hasard, Les Fausses Confidences, L'Epreuve. *Depuis* 1946, *le répertoire avait encore accueilli :* La Double Inconstance, *remonté* Arlequin poli par l'Amour *et créé* L'Ile des Esclaves.

Or, il est bien évident que sur les trente-quatre pièces laissées par Marivaux, certaines méritaient la promotion des feux de la rampe ; le choix de la Comédie-Française s'est porté, au cours de la dernière saison, sur Les Serments indiscrets, *ouvrage réputé froid et quasi languissant.*

Il faut déclarer immédiatement qu'à la scène, grâce aux soins intelligents et attentifs de Jean Piat, le metteur en scène, tout s'est éclairé, animé, affirmé. Le décor d'André Delfau a subtilement servi cette réussite. L'interprétation a droit encore à tous les éloges, avec Jean Piat, Micheline Boudet, Claude Winter, Georges Descrières, Magali de Vendeuil et Henri Rollan. La présentation des Serments indiscrets *demeurera une date dans les annales des créations de la Salle Richelieu, pour la saison* 1955-1956. *Créée en* 1732, *reprise en* 1738, *puis en* 1792, *la pièce n'avait eu que maigre audience. Et il faut reconnaître que l'œuvre n'est pas sans défaut : elle compte certaines longueurs (qu'il ne faut pas confondre avec* lenteurs). *Jamais Marivaux n'a accumulé, en fait, tant de quiproquos, d'hésitations, de cache-cache sentimentaux, puisque les protagonistes font jeu de se duper les uns les autres. Et c'est bien là le mérite de Jean Piat, qui a su donner un* temps, *un rythme à la pièce, mais surtout qui a su l'éclairer, la clarifier. Sujet simple au demeurant ; en cinq actes, ce sont... les chassés-croisés de Lucile et de Damis, deux jeunes gens qui ont, malgré les avis pris par leurs pères, à leur insu, décidé de ne se point épouser. Ils ne trichent pas dès l'abord et se jurent une aversion solide et définitive, sans merci et sans recours. Or, il adviendra que cet antagonisme, pris de part et d'autre, dans un moment de dépit, se transformera insensiblement en très tendre sentiment. L'auteur n'a reculé devant aucune difficulté, car dès les premières scènes — sinon dès les premières répliques — les jeux sont faits et l'on devine comment ils vont se défaire. Aussi bien ne sont-ce que morceaux de virtuosité, en demi-teintes dans les mots, en demi-tendre dans les propos ; une très fluide et sensible compétition sentimentale aux incessantes — mais jamais lassantes — variations. Jamais sans doute le verbe de Marivaux ne fut-il plus classique, n'a-t-il mieux recouvert, serré, puis libéré d'adorables échanges.*

●

Dans le même spectacle figurait à l'affiche de la Comédie-Française une reprise de La Navette, *d'Henri Becque, un menu chef-d'œuvre qui devenait enchantement. Toute la rouerie de* La Parisienne, *tout l'artifice étincelant de ce théâtre de Becque semble s'y égayer, en rédaction, chercher ses thèmes et ses voies.*

La Navette *est l'histoire d'une femme entretenue vers* 1875. *La coquette, pimpante, inconsciente plus que cruelle, fait bien « la navette » entre ses protecteurs ou candidats protecteurs et ses inévitables amants de cœur et d'alcôve. Un décor spirituel de Suzanne Lalique maintenait les ébats irrésistibles du train suggéré par Jacques Charon — lui-même en scène —, de Mony Dalmès, de Jean-Paul Roussillon et de Jacques Eyser.*

●

Marivaux... Becque... Becque... Marivaux.
Rapprochement hardi, dont la commune mesure est en définitive la qualité !

Pierre DESCAVES,
Administrateur général
de la Comédie-Française.

LES SERMENTS INDISCRETS

ACTE I

SCÈNE I

LUCILE, UN LAQUAIS

LUCILE *est assise à une table, et plie une lettre ; un laquais est devant elle, à qui elle dit.* — Qu'on aille dire à Lisette qu'elle vienne.

(*Le laquais part.*)

(*Elle se lève.*) Damis serait un étrange homme, si cette lettre-ci ne rompt pas le projet qu'on fait de nous marier.

(*Lisette entre.*)

SCÈNE II

LUCILE, LISETTE

LUCILE. — Ah ! te voilà, Lisette, approche ; je viens d'apprendre que Damis est arrivé hier (1) de Paris, qu'il est actuellement chez son père ; et voici une lettre qu'il faut que tu lui rendes, en vertu de laquelle j'espère que je ne l'épouserai point.

LISETTE. — Quoi ! cette idée-là vous dure encore ? Non, Madame, je ne ferai point votre message ; Damis est l'époux qu'on vous destine ; vous y avez consenti, tout le monde est d'accord : entre une épouse et vous, il n'y a plus qu'une syllabe de différence, et je ne rendrai point votre lettre, vous avez promis de vous marier.

LUCILE. — Oui, par complaisance pour mon père, il est vrai, mais y songe-t-il ? Qu'est-ce que c'est qu'un mariage comme celui-là ? Ne faudrait-il pas être folle pour épouser un homme dont le caractère m'est tout à fait inconnu ? D'ailleurs ne sais-tu pas mes sentiments ? Je ne veux point être mariée sitôt et ne le serai peut-être jamais.

LISETTE. — Vous ? Avec ces yeux-là ? Je vous en défie, Madame.

LUCILE. — Quel raisonnement ! Est-ce que des yeux décident de quelque chose ?

LISETTE. — Sans difficulté ; les vôtres vous condamnent à vivre en compagnie. Par exemple, examinez-vous : vous ne savez pas les difficultés de l'état austère que vous embrassez ; il faut avoir le cœur bien frugal pour le soutenir, c'est une espèce de solitaire qu'une fille et votre physionomie n'annonce point de vocation pour cette vie-là.

LUCILE. — Oh ! ma physionomie ne sait ce qu'elle dit : je sens (2) un fonds de délicatesse et de goût qui serait toujours choqué dans le mariage, et je n'y serai pas heureuse.

LISETTE. — Bagatelle ! Il ne faut que deux ou trois mois de commerce avec un mari pour expédier votre délicatesse ; allez, déchirez votre lettre.

LUCILE. — Je te dis que mon parti est pris, et je veux que tu la portes. Est-ce que tu crois que je me pique d'être plus indifférente qu'une autre ? Non, je ne me vante point de cela, et j'aurais tort de le faire ; car j'ai l'âme tendre, quoique naturellement vertueuse et voilà pourquoi le mariage serait une très mauvaise condition pour moi. Une âme tendre et douce a des sentiments, elle en demande ; elle a besoin d'être aimée parce qu'elle aime, et une âme de cette espèce-là entre les mains d'un mari n'a jamais son nécessaire.

LISETTE. — Oh ! dame, ce nécessaire-là est d'une grande dépense, et le cœur d'un mari s'épuise.

LUCILE. — Je les connais un peu, ces messieurs-là, je remarque que les hommes ne sont bons qu'en qualité d'amants ; c'est la plus jolie chose du monde que leur cœur, quand l'espérance les tient en haleine ; soumis, respectueux et galants, pour le peu que vous soyez aimable avec eux, votre amour-propre est enchanté ; il est servi délicieusement ; on le rassasie de plaisirs ; folie, fierté, dédain, caprices, impertinences, tout nous réussit, tout est raison, tout est loi ; on règne, on tyrannise, et nos idolâtres sont toujours à genoux (3). Mais les épousez-vous, la déesse s'humanise-t-elle, leur idolâtrie finit où nos bontés commencent. Dès qu'ils sont heureux, les ingrats ne méritent plus de l'être.

LISETTE. — Le voilà.

LUCILE. — Oh ! pour moi, j'y mettrai bon ordre, et le personnage de déesse ne m'ennuiera pas, Messieurs, je vous assure. Comment donc ! Toute jeune, et tout aimable que je suis, je n'en aurais pas pour six mois aux yeux d'un mari, et mon visage serait mis au rebut ! De dix-huit ans qu'il a, il sauterait d'un coup à cinquante ? Non pas, s'il vous plaît ; ce serait un meurtre ; il ne vieillira qu'avec le temps, et n'enlaidira qu'à force de durer ; je veux qu'il n'appartienne qu'à moi, que personne n'ait à voir ce que j'en ferai, qu'il ne relève que de moi seule. Si j'étais mariée, ce ne serait plus mon visage ; il serait à mon mari, qui le laisserait là, à qui il ne plairait pas, et qui lui défendrait de plaire à d'autres ; j'aimerais autant n'en point avoir. Non, non, Lisette, je n'ai point envie d'être coquette ; mais il y a des moments où le cœur vous en dit, et où l'on est bien aise d'avoir les yeux libres ; ainsi, plus de discussion ; va porter ma lettre à Damis, et se range qui voudra sous le joug du mariage !

LISETTE. — Ah ! Madame, que vous me charmez ! que vous êtes une déesse raisonnable ! Allons ! je ne vous dis plus mot ; ne vous mariez point, ma divinité subalterne vous approuve et fera de même.

---

(1) Var. ms. : *hier au soir.*
(2) Var. ms. : *je me sens.*
(3) Var. ms. : *à nos genoux.*

Mais de cette lettre que je vais porter, en espérez-vous beaucoup ?

Lucile. — Je marque mes dispositions à Damis ; je le prie de les servir ; je lui indique les moyens qu'il faut prendre pour dissuader son père et le mien de nous marier ; et si Damis est aussi galant homme qu'on le dit, je compte l'affaire rompue.

SCÈNE III

LUCILE, LISETTE, FRONTIN

Un valet de la maison entre.

Le valet. — Madame, voici un domestique qui demande à vous parler.

Lucile. — Qu'il vienne.

Frontin *entre.* — Madame, cette fille-ci est-elle discrète ?

Lisette. — Tenez, cet animal, qui débute par me dire une injure !

Frontin. — J'ai l'honneur d'appartenir à Monsieur Damis, qui me charge d'avoir celui de vous faire la révérence.

Lisette. — Vous avez eu le temps d'en faire quatre : allons, finissez.

Lucile. — Laisse-le achever. De quoi s'agit-il ?

Frontin. — Ne la gênez point, Madame ; je ne l'écoute pas.

Lucile. — Voyons, que me veut ton maître ?

Frontin. — Il vous demande, Madame, un moment d'entretien avant que de paraître ici tantôt avec son père ; et j'ose vous assurer que cet entretien est nécessaire.

Lucile, *à part, à Lisette.* — Me conseilles-tu de le voir, Lisette ?

Lisette. — Attendez, Madame, que j'interroge un peu ce harangueur. Dites-nous, Monsieur le Personnage, vous qui jugez cet entretien si important, vous en savez donc le sujet ?

Frontin. — Mon maître ne me cache rien de ce qu'il pense.

Lisette. — Hum ! à voir le confident, je n'ai pas grande opinion des pensées ; venez çà pourtant ; de quoi est-il question ?

Frontin. — D'une réponse que j'attends.

Lisette. — Veux-tu parler ?

Frontin. — Je suis homme, et je me tais ; je vous défie d'en faire autant.

Lucile. — Laisse-le, puisqu'il ne veut rien dire. Va, ton maître n'a qu'à venir.

Frontin. — Il est à vous sur-le-champ, Madame ; il m'attend dans une des allées du bois.

Lisette. — Allons, pars.

Frontin. — M'amie, vous ne m'arrêterez pas.

SCÈNE IV

LUCILE, LISETTE

Lisette. — Que ne m'avez-vous dit de lui donner votre lettre ? Elle vous eût dispensée de voir son maître.

Lucile. — Je n'ai point dessein de le voir non plus, mais il faut savoir ce qu'il me veut, et voici mon idée. Damis va venir, et tu n'as qu'à l'attendre, pendant que je vais me retirer dans ce cabinet, d'où j'entendrai tout. Dis-lui qu'en y faisant réflexion, j'ai cru que dans cette occasion-ci je ne devais point me montrer, et que je le prie de s'ouvrir à toi sur ce qu'il a à me dire, et s'il refuse de parler, en marquant quelque empressement pour me voir, finis la conversation, en lui donnant ma lettre.

Lisette. — J'entends quelqu'un ; cachez-vous Madame.

SCÈNE V

LISETTE, DAMIS

Lisette. — C'est Damis... morbleu ! qu'il est bien fait ! Allons, le diable nous amène là une tentation bien conditionnée... C'est sans doute ma maîtresse que vous cherchez, Monsieur ?

Damis. — C'est elle-même, et l'on m'avait dit que je la trouverais ici.

Lisette. — Il est vrai, Monsieur ; mais elle a cru devoir se retirer, et m'a chargée de vous prier de sa part de me confier ce que vous voulez lui dire.

Damis. — Eh ! pourquoi m'évite-t-elle ? Est-ce que le mariage dont il s'agit ne lui plaît pas ?

Lisette. — Mais, Monsieur, il est bien hardi de se marier si vite.

Damis. — Oh ! très-hardi.

Lisette. — Je vois bien que Monsieur pense judicieusement.

Damis. — On ne saurait donc la voir ?

Lisette. — Excusez-moi, Monsieur ; la voilà : c'est la même chose, je la représente.

Damis. — Soit, j'en serai même plus libre à vous dire mes sentiments, et vous me paraissez fille d'esprit.

Lisette. — Vous avez l'air de vous y connaître trop bien pour que j'en appelle.

Damis. — Venons à ce qui m'amène ; mon père, que je ne puis me résoudre à fâcher, parce qu'il m'aime beaucoup...

Lisette. — Fort bien : votre histoire commence comme la nôtre.

Damis. — A souhaité le mariage qu'on veut faire entre votre maîtresse et moi.

Lisette. — Ce début-là me plaît.

Damis. — Attendez jusqu'au bout, j'étais donc à mon régiment, quand mon père m'a écrit ce qu'il avait projeté avec celui de Lucile ; c'est, je pense, le nom de la prétendue future ?

Lisette. — La prétendue ! toujours à merveille.

Damis. — Il m'en faisait un portrait charmant.

Lisette. — Style ordinaire.

Damis. — Cela se peut bien ; mais elle est dans sa lettre la plus aimable personne du monde.

Lisette. — Souvenez-vous que je représente l'original, et que je serai obligée de rougir pour lui.

Damis. — Mon père, ensuite, me presse de venir, me dit que je ne saurais, sur la fin de ses jours, lui donner de plus grande consolation qu'en épousant Lucile ; qu'il est ami intime de son père, que d'ailleurs elle est riche, et que je lui aurai une obligation éternelle du parti qu'il me procure ; et, qu'enfin, dans trois ou quatre jours, ils vont, son

ami, sa famille et lui, m'attendre à leurs maisons de campagne qui sont voisines, et où je ne manquerai pas de me rendre, à mon retour de Paris.

LISETTE. — Eh bien ?

DAMIS. — Moi, qui ne saurais rien refuser à un père si tendre, j'arrive, et me voilà.

LISETTE. — Pour épouser ?

DAMIS. — Ma foi, non, s'il est possible.

(*Ici, Lucile sort à moitié du cabinet.*)

LISETTE. — Quoi ! tout de bon ?

DAMIS. — Je parle très sérieusement ; et comme on dit que Lucile est d'un esprit raisonnable, et que je lui dois être fort indifférent, j'avais dessein de lui ouvrir mon cœur, afin de me retirer de cette aventure-ci.

LISETTE, *riant*. — Eh ! quel motif avez-vous pour cela ? Est-ce que vous aimez ailleurs ?

DAMIS. — N'y a-t-il que ce motif-là qui soit bon ? Je crois en avoir d'aussi sensés ; c'est qu'en vérité je ne suis pas d'un âge à me lier d'un engagement aussi sérieux ; c'est qu'il me fait peur, que je sens qu'il bornerait ma fortune, et que j'aime à vivre sans gêne, avec une liberté dont je sais tout le prix et qui m'est plus nécessaire qu'à un autre, de l'humeur dont je suis.

LISETTE. — Il n'y a pas le plus petit mot à dire à cela.

DAMIS. — Dans le mariage, pour bien vivre ensemble, il faut que la volonté d'un mari s'accorde avec celle de sa femme, et cela est difficile ; car de ces deux volontés-là, il y en a toujours une qui va de travers, et c'est assez la manière d'aller des volontés d'une femme, à ce que j'entends dire. Je demande pardon à votre sexe de ce que je dis là : il peut y avoir des exceptions ; mais elles sont rares, et je n'ai point de bonheur.

(*Lucile regarde toujours.*)

LISETTE. — Que vous êtes aimable d'avoir si mauvaise opinion de votre (1) esprit.

DAMIS. — Mais vous riez ; est-ce que mes dispositions vous conviennent ?

LISETTE. — Je vous dis que vous êtes un homme admirable.

DAMIS. — Sérieusement ?

LISETTE. — Un homme sans prix.

DAMIS. — Ma foi, vous me charmez.

(*Lucile continue de regarder.*)

LISETTE. — Vous nous rachetez ; nous vous dispensons même de la bonté que vous avez de supposer quelques exceptions favorables parmi nous.

DAMIS. — Oh ! je ne suis pas la dupe ; je n'y crois pas moi-même.

LISETTE. — Que le ciel vous le rende ; mais peut-on se fier à ce que vous dites-là ? Cela est-il sans retour ? Je vous avertis que ma maîtresse est aimable.

DAMIS. — Et moi je vous avertis que je ne m'en soucie guère : je suis à l'épreuve ; je ne crois pas votre maîtresse plus redoutable que tout ce que j'ai vu, sans lui faire tort, et je suis sûr que ses yeux seront d'aussi bonne composition que ceux des autres.

(*Lucile regarde.*)

LISETTE. — Morbleu ! n'allez pas nous manquer de parole.

DAMIS. — Si je n'avais pas peur d'être ridicule, je vous recommanderais, pour vous piquer, de ne m'en pas manquer vous-même.

LISETTE. — Tenez, votre départ sera de toutes vos grâces celle qui nous touchera le plus ; êtes-vous content ?

DAMIS. — Vous me rendez justice ; de mon côté, je défie vos appas, et je vous réponds de mon cœur.

SCÈNE VI

LUCILE, DAMIS, LISETTE

LUCILE, *sortant promptement du cabinet.* — Et moi du mien, Monsieur, je vous le promets, car je puis hardiment me montrer après ce que vous venez de dire ; allons, Monsieur, le plus fort est fait, nous n'avons à nous craindre ni l'un ni l'autre : vous ne vous souciez point de moi, je ne me soucie point de vous ; car je m'explique sur le même ton, et nous voilà fort à notre aise ; ainsi convenons de nos faits ; mettez-moi l'esprit en repos ; comment nous y prendrons-nous ? J'ai une sœur qui peut plaire ; affectez plus de goût pour elle que pour moi ; peut-être cela vous sera-t-il aisé, et vous continuerez toujours (2). Ce moyen-là vous convient-il ? Vaut-il mieux nous plaindre d'un éloignement réciproque ? Ce sera comme vous voudrez ; vous savez mon secret ; vous êtes un honnête homme ; expédions.

LISETTE. — Nous ne barguignons pas, comme vous voyez ; nous allons rondement ; faites-vous de même ?

LUCILE. — Qu'est-ce que c'est que cette saillie-là qui me compromet ?... « Faites-vous de même ? »... Voulez-vous divertir Monsieur à mes dépens ?

DAMIS. — Je trouve sa question raisonnable, Madame.

LUCILE. — Et moi, Monsieur, je la déclare impertinente ; mais c'est une étourdie qui parle.

DAMIS. — Votre apparition me déconcerte, je l'avoue ; je me suis expliqué d'une manière si libre, en parlant de personnes aimables, et surtout de vous, Madame !

LUCILE. — De moi, Monsieur ? vous m'étonnez ; je ne sache pas que vous ayez rien à vous reprocher. Quoi donc ! serait-ce d'avoir promis que je ne vous paraîtrais pas redoutable ? Eh ! tant mieux ; c'est m'avoir fait cour que cela. Comment donc ! est-ce que vous croyez ma vanité attaquée ? Non, Monsieur, elle ne l'est point : supposé (3) que j'en aie, que vous me trouviez redoutable ou non, qu'est-ce que cela dit ? Le goût d'un homme seul ne décide rien là-dessus ; et de quelque façon qu'il se trouve (4), on n'en vaut ni plus ni moins ; les agréments n'y perdent ni n'y gagnent ; cela ne signifie rien ; ainsi, Monsieur, point d'excuse, au reste, pourtant, si vous en voulez faire, si votre politesse à quelque remords qui la gêne, qu'à cela ne tienne, vous êtes bien le maître.

DAMIS. — Je ne doute pas, Madame, que tout ce que je pourrais vous dire ne vous soit indifférent ;

---

(1) On lit *votre* dans les éditions de 1732, 1758 et 1781.

(2) Var. ms. : *aisé. Je m'en plaindrai, vous vous excuserez et vous continuerez toujours.*

(3) Var. ms. : *supposez.*

(4) Var. ms. : *qu'il le tourne.*

mais n'importe, j'ai mal parlé, et je me condamne très-sérieusement.

Lucile, *riant.* — Eh bien ! soit ; allons. Monsieur, vous vous condamner, j'y consens. Votre prétendue future vaut mieux que tout ce que vous avez vu jusqu'ici, il n'y a pas de comparaison, je l'emporte ; n'est-il pas vrai que cela va là ? Car je me ferai sans façon, moi, tous les compliments qu'il vous plaira, ce n'est pas la peine de me les plaindre, ils ne sont pas rares, et l'on en donne à qui en veut.

Damis. — Il ne s'agit pas de compliments, Madame ; vous êtes bien au-dessus de cela, et il serait difficile de vous en faire.

Lucile. — Celui-là est très-fin, par exemple, et vous aviez raison de ne le vouloir pas perdre ; mais restons-en là, je vous prie ; car, à la fin, tant de politesses me supposeraient un amour-propre ridicule ; et ce serait une étrange chose qu'il fallût me demander pardon de ce qu'on ne m'aime point ; en vérité, l'idée serait comique ; ce serait en m'aimant qu'on m'embarrasserait ; mais, grâce au ciel, il n'en est rien ; heureusement mes yeux se trouvent pacifiques : ils applaudissent (1) à votre indifférence; ils se le promettaient, c'est une obligation que je vous ai, et la seule de votre part qui pouvait m'épargner une ingratitude ; vous m'entendez, vous avez eu quelque peur des dispositions que je pouvais avoir ; mais soyez tranquille, je me sauve, Monsieur, je vous échappe, j'ai vu le péril, et il n'y paraît pas.

Damis. — Ah ! Madame, oubliez un discours que je n'ai tenu tantôt qu'en plaisantant ; je suis de tous les hommes celui à qui il est le moins permis d'être vain, et vous, de toutes les dames, celle avec qui il serait le plus impossible de l'être ; vous êtes d'une figure qui ne permet ce sentiment-là à personne ; et si je l'avais, je serais trop méprisable.

Lisette. — Ma foi, si vous le prenez sur ce ton-là, tous deux, vous ne tenez rien ; je n'aime point ce verbiage-là ; ces yeux pacifiques, ces apostrophes galantes à la figure de Madame, et puis des vanités, des excuses, où cela va-t-il ? Ce n'est pas là votre chemin ; prenez garde que le diable ne vous écarte ; tenez, vous ne voulez point vous épouser : abrégeons, et tout à l'heure, entre mes mains, cimentez vos résolutions d'une nouvelle promesse de ne vous appartenir jamais ; allons, Madame, commencez pour le bon exemple, et pour l'honneur de votre sexe.

Lucile. — La belle idée qu'il vous vient là ! le bel expédient ! Que je commence ! comme si tout ne dépendait pas de Monsieur, et que ce ne fût pas à lui à garantir ma résolution par la sienne ! Est-ce que, s'il voulait m'épouser, il n'en viendrait pas à bout par le moyen de mon père, à qui il faudrait obéir ? C'est donc sa résolution qui importe, et non pas la mienne que je ferais en pure perte.

Lisette. — Elle a raison, Monsieur ; c'est votre parole qui règle tout ; parlez.

Damis. — Moi, commencer ! cela ne me siérait point, ce serait violer les devoirs d'un galant homme, et je ne perdrai point le respect, s'il vous plaît.

Lisette. — Vous l'épouserez par respect ; car ce n'est que du galimatias que toutes ces raisons-là, j'en reviens à vous, Madame.

Lucile. — Et moi, je m'en tiens à ce que j'ai dit ; car il n'y a point de réplique, mais que Monsieur s'explique, qu'on sache ses intentions sur la difficulté qu'il fait : Est-ce respect ? Est-ce égard ? Est-ce badinage ? Est-ce tout ce qu'il vous plaira ? Qu'il se détermine : il faut parler naturellement dans la vie.

Lisette. — Monsieur vous dit qu'il est trop poli pour être naturel.

Damis. — Il est vrai que je n'ose m'expliquer.

Lisette. — Il vous attend.

Lucile, *brusquement.* — Eh bien ! terminons donc, s'il n'y a que cela qui vous arrête, Monsieur ; voici mes sentiments : je ne veux point être mariée, et je n'en eus jamais moins d'envie que dans cette occasion-ci ; ce discours est net et sous-entend tout ce que la bienséance veut que je vous épargne. Vous passez pour un homme d'honneur, Monsieur, on fait l'éloge de votre caractère, et c'est aux soins que vous vous donnerez pour me tirer de cette affaire-ci, c'est aux services que vous me rendrez là-dessus, que je reconnaîtrai la vérité de tout ce qu'on m'a dit de vous. Ajouterai-je encore une chose ? Je puis avoir le cœur prévenu, je pense qu'en voilà assez, Monsieur, et que ce que je dis là vaut bien un serment de ne vous épouser jamais, serment que je fais pourtant, si vous le trouvez nécessaire ; cela suffit-il ?

Damis. — Eh ! Madame, c'en est fait, et vous n'avez rien à craindre. Je ne suis point de caractère à persécuter les dispositions où je vous vois ; elles excluent notre mariage ; et quand ma vie en dépendrait, quand mon cœur vous regretterait, ce qui ne serait pas difficile à croire, je vous sacrifierais et mon cœur et ma vie, et vous les sacrifierais sans vous le dire ; c'est à quoi je m'engage, non pas par des serments qui ne signifieraient rien, et que je fais pourtant comme vous, si vous les exigez ; mais parce que votre cœur, parce que la raison, mon honneur et ma probité dont vous l'exigez, le veulent; et comme il faudra nous voir, et que je ne saurais partir ni vous quitter sur-le-champ, si, pendant le temps que nous nous verrons, il m'allait par hasard échapper quelque discours qui pût vous alarmer, je vous conjure d'avance de n'y rien voir contre ma parole, et de ne l'attribuer qu'à l'impossibilité qu'il y aurait de n'être pas galant avec ce qui vous ressemble. Cela dit, je ne vous demande plus qu'une grâce ; c'est de m'aider à vous débarrasser de moi, et de vouloir bien que je n'essuie point tout seul les reproches de nos parents : il est juste que nous les partagions, vous les méritez encore plus que moi. Vous craignez plus l'époux que le mariage, et moi je ne craignais que le dernier. Adieu, Madame ; il me tarde de vous montrer que je suis du moins digne de quelque estime. (*Il se retire.*)

Lisette. — Mais, vous vous en allez sans prendre de mesures.

Damis. — Madame m'a dit qu'elle avait une sœur à qui je puis feindre de m'attacher ; c'est déjà un moyen d'indiqué.

Lucile, *triste.* — Et d'ailleurs nous aurons le temps de nous revoir. Suivez Monsieur, Lisette, puisqu'il s'en va, et voyez si personne ne regarde !

Damis, *à part, en sortant.* — Je suis au désespoir.

SCÈNE VII

LUCILE, *seule.*

Lucile. — Ah ! il faut que je soupire, et ce ne sera pas pour la dernière fois. Quelle aventure pour mon cœur ! Cette misérable Lisette, où a-t-elle été imaginer tout ce qu'elle vient de nous faire dire ?

---

(1) Var. ms. : *il n'en est rien; j'applaudis.*

ACTE II

SCÈNE I

M. ORGON, LISETTE

M. ORGON, *comme déjà parlant.* — Je ne le vante point plus qu'il ne le vaut ; mais je crois qu'en fait d'esprit et de figure, on aurait de la peine à trouver mieux que Damis ; à l'égard des qualités du cœur et du caractère, l'éloge qu'on en fait est général, et sa physionomie dit qu'il le mérite.

LISETTE. — C'est mon avis.

M. ORGON. — Mais ma fille pense-t-elle comme nous ? C'est pour le savoir que je te parle.

LISETTE. — En doutez-vous, Monsieur ? Vous la connaissez. Est-ce que le mérite lui échappe ? Elle tient de vous, premièrement.

M. ORGON. — Il faut pourtant bien qu'elle n'ait pas fait grand accueil à Damis, et qu'il ait remarqué de la froideur dans ses manières.

LISETTE. — Il les a vues tempérées, mais jamais froides.

M. ORGON. — Qu'est-ce que c'est que tempérées ?

LISETTE. — C'est comme qui dirait... entre le froid et le chaud.

M. ORGON. — D'où vient donc qu'on voit Damis parler plus volontiers à sa sœur ?

LISETTE. — C'est Damis, par exemple, qui a la clef de ce secret-là.

M. ORGON. — Je crois l'avoir aussi, moi ; c'est apparemment qu'il voit que Lucile a de l'éloignement pour lui.

LISETTE. — Je crois avoir à mon tour la clef d'un autre secret : je pense que Lucile ne traite froidement Damis que parce qu'il n'a pas d'empressement pour elle.

M. ORGON. — Il ne s'éloigne que parce qu'il est mal reçu.

LISETTE. — Mais, Monsieur, s'il n'était mal reçu que parce qu'il s'éloigne ?

M. ORGON. — Qu'est-ce que c'est que ce jeu de mots-là ? Parle-moi naturellement : ma fille te dit ce qu'elle pense. Est-ce que Damis ne lui convient pas ? Car, enfin, il se plaint de l'accueil de Lucile.

LISETTE. — Il se plaint, dites-vous ! Monsieur. c'est un fripon, sur ma parole ; je lui soutiens qu'il a tort ; il sait bien qu'il ne nous aime point.

M. ORGON. — Il assure le contraire.

LISETTE. — Eh ! où est-il donc, cet amour qu'il a ? Nous avons regardé dans ses yeux, il n'y a rien ; dans ses paroles, elles ne disent mot ; dans le son de sa voix, rien ne marque ; dans ses procédés, rien ne sort ; de mouvements de cœur, il n'en perce aucun. Notre vanité, qui a des yeux de lynx, a fureté partout ; Et puis Monsieur viendra dire qu'il a de l'amour, à nous qui devinons qu'on nous aimera avant qu'on nous aime, qui avons des nouvelles du cœur d'un amant avant qu'il en ait lui-même ! Il nous fait là de beaux contes, avec son amour imperceptible !

M. ORGON. — Il y a là dedans quelque chose que je ne comprends pas. N'est-ce pas là son valet ? Apparemment qu'il te cherche ?

SCÈNE II

M. ORGON, LISETTE, FRONTIN

M. ORGON, *à Frontin, qui se retire.* — Approche, approche ; pourquoi t'enfuis-tu ?

FRONTIN. — Monsieur, c'est que nous ne sommes pas extrêmement camarades.

M. ORGON. — Viens toujours, à cela près.

FRONTIN. — Sérieusement, Monsieur ?

M. ORGON. — Viens, te dis-je.

FRONTIN. — Ma foi, Monsieur, comme vous voudrez : on m'a quelquefois dit que ma conversation en valait bien une autre, et j'y mettrai tout ce que j'ai de meilleur. Où en êtes-vous ? La Bourgogne, dit-on, a donné beaucoup cette année-ci ; cela fait plaisir. On dit que les Turcs à Constantinople...

M. ORGON. — Halte-là, laissons Constantinople.

LISETTE. — Il en sortirait aussi légèrement que de Bourgogne.

FRONTIN. — Je vous menais en Champagne un instant après ; j'aime les pays de vignoble, moi.

M. ORGON. — Point d'écart, Frontin, parlons un peu de votre maître. Dites-moi confidemment, que pense-t-il sur le mariage en question ? Son cœur est-il d'accord avec nos desseins ?

FRONTIN. — Ah ! Monsieur, vous me parlez là d'un cœur qui mène une triste vie ; plus je vous regarde et plus je m'y perds. Je vois des cruautés dans vos enfants qu'on ne devinerait pas à la douceur de votre visage.

(*Lisette hausse les épaules.*)

M. ORGON. — Que veux-tu dire avec tes cruautés ? De qui parles-tu ?

FRONTIN. — De mon maître, et des peines secrètes qu'il souffre de la part de Mademoiselle votre fille.

LISETTE. — Cet effronté, qui vous fait un roman ! Qu'a-t-on fait à ton maître, dis ? Où sont les chagrins qu'on a eu le temps de lui donner ? Que nous a-t-il dit jusqu'ici ? Que voit-on de lui, que des révérences ? Est-ce en fuyant que l'on dit qu'on aime ? Quand on a de l'amour pour une sœur aînée, est-ce à sa sœur cadette à qui on va le dire ?

FRONTIN. — Ne trouvez-vous pas cette fille-là bien revêche, Monsieur ?

M. ORGON. — Tais-toi, en voilà assez ; tout ce que j'entends me fait juger qu'il n'y a peut-être que du malentendu dans cette affaire-ci. Quant à ma fille, dites-lui, Lisette, que je serais très fâché d'avoir à me plaindre d'elle : c'est sur sa parole que j'ai fait venir Damis et son père ; depuis qu'elle a vu le fils, il ne lui déplaît pas, à ce qu'elle dit ; cependant ils se fuient, et je veux savoir qui des deux a tort ; car il faut que cela finisse. (*Il s'en va.*)

SCÈNE III

FRONTIN, LISETTE, *se regardant quelque temps*

LISETTE. — Demandez-moi pourquoi ce faquin-là me regarde tant !

FRONTIN, *chante.* — La la ra la ra.

LISETTE. — La la ra la ra.

FRONTIN. — Oui-da ! il y a de la voix, mais point de méthode.

LISETTE. — Va-t'en ; qu'est-ce que tu fais ici ?

FRONTIN. — J'étudie tes sentiments sur mon compte.

LISETTE. — Je pense que tu n'es qu'un sot ; voilà tes études faites. Adieu. (*Elle veut s'en aller.*)

FRONTIN *l'arrête.* — Attends, attends, j'ai à te parler sur mes affaires. Tu m'as la mine d'avoir le goût fin ; j'ai peur de te plaire, et nous voici dans un cas qui ne le veut point.

LISETTE. — Toi, me plaire ! Il faut donc que tu n'aies jamais rencontré ta grimace nulle part, puisque tu le crains. Allons, parle, voyons ce que tu as à me dire ; hâte-toi, sinon je t'apprendrai ce que valent mes yeux, moi.

FRONTIN. — Aïe ! j'ai la moitié du cœur emportée de ce coup d'œil-là. Bon quartier, ma fille, je t'en conjure ; ménageons-nous, nos intérêts le veulent ; je ne suis resté que pour te le dire.

LISETTE. — Achève, de quoi s'agit-il ?

FRONTIN. — Tu me parais le mieux du monde avec ta maîtresse.

LISETTE. — C'est moi qui suis la sienne : je la gouverne.

FRONTIN. — Bon ! les rangs ne sont pas mieux observés entre mon maître et moi ; supposons à présent que ta maîtresse se marie.

LISETTE. — Mon autorité expire, et le mari me succède.

FRONTIN. — Si mon maître prenait femme, c'est un ménage qui tombe en quenouille ; nous avons donc intérêt qu'ils gardent tous deux le célibat.

LISETTE. — Aussi ai-je défendu à ma maîtresse d'en sortir, et heureusement son obéissance ne lui coûte rien.

FRONTIN. — Ta pupille est d'un caractère rare ; pour mon jeune homme, il hait naturellement le nœud conjugal, et je lui laisse la vie de garçon ; ces Messieurs-là se sauvent ; le pays est bon pour les maraudeurs. Or, il s'agit de conserver nos postes ; les pères de nos jeunes gens sont attaqués de vieillesse, maladie incurable et qui menace de faire bientôt des orphelins ; ces orphelins-là nous reviennent, ils tombent dans notre lot ; ils sont d'âge à entrer dans leurs droits, et leurs droits nous mettront dans les nôtres. Tu m'entends bien ?

LISETTE. — Je suis au fait, il ne faut pas que ce que tu dis soit plus clair.

FRONTIN. — Nous réglerons fort bien chacun notre ménage.

LISETTE. — Oui-da, c'est un embarras qu'on prend volontiers, quand on aime le bien d'un maître.

FRONTIN. — Si nous nous aimions tous deux, nous n'écarterions plus l'amour que nos orphelins pourraient prendre l'un pour l'autre ; ils se marieraient, et adieu nos droits.

LISETTE. — Tu as raison, Frontin, il ne faut pas nous aimer.

FRONTIN. — Tu ne dis pas cela d'un ton ferme.

LISETTE. — Eh ! c'est que la nécessité de nous haïr gâte tout.

FRONTIN. — Ma fille, brouillons-nous ensemble.

LISETTE. — Les parties méditées ne réussissent jamais.

FRONTIN. — Tiens, disons-nous quelques injures pour mettre un peu de rancune entre l'amour et nous : je te trouve laide, par exemple. Eh bien ! tu ne souffles pas !

LISETTE, *riant.* — Bon ! c'est que tu n'en crois rien.

FRONTIN. — Quoi ! vous pensez, m'amie... Morbleu ! détourne ton visage, il fait peur à mes injures.

LISETTE. — Je ne sais plus ce que sont devenues toutes les laideurs du tien.

FRONTIN. — Nous nous ruinons, ma fille.

LISETTE. — Allons, ranimons-nous, voilà qui est fini : tiens, je ne saurais te souffrir.

FRONTIN. — Quelqu'un vient, je n'ai pas le temps de m'acquitter, mais vous n'y perdrez rien, petite fille.

SCÈNE IV

LISETTE, FRONTIN, PHENICE

PHÉNICE. — Je suis bien aise de vous trouver là, Frontin, surtout avec Lisette, qui rendra compte à ma sœur de ce que je vais vous dire : voici plusieurs fois dans ce jour que j'évite Damis ; qui s'obstine à me suivre, à me parler, tout destiné qu'il est à ma sœur ; et comme il ne se corrige point, malgré tout ce que je lui ai pu dire, je suis charmée qu'on sache mes sentiments là-dessus, et Lisette me sera témoin que je vous charge de lui rapporter ce que vous venez d'entendre, et que je le prie nettement de me laisser en repos.

FRONTIN. — Non, Madame, je ne saurais ; votre commission n'est pas faisable ; je ne rapporte jamais rien que de gracieux à mon maître ; et d'ailleurs il n'est pas possible que le plus galant homme de la terre ait pu vous ennuyer.

LISETTE. — Le plus galant homme de la terre me paraît admirable, à moi ! On lui destine tout ce qu'il y a de plus aimable dans le monde, et Monsieur n'est pas content ; apparemment qu'il n'y voit goutte.

PHÉNICE. — Qu'est-ce que cela veut dire « il n'y voit goutte » ? Doucement, Lisette ; personne n'est plus aimable que ma sœur ; mais, que je la vaille ou non, ce n'est pas à vous à en décider.

LISETTE. — Je n'attaque personne, Madame ; mais qu'un homme quitte ma maîtresse et fasse un autre choix, il n'y a pas à le marchander : c'est un homme sans goût, et je n'aurais qu'un moment à vivre qu'il faudrait que je l'employasse à me moquer de lui ; je ne pourrais pas m'en passer : sans goût.

PHÉNICE. — Je ne m'arrêtais pas ici pour lier conversation avec vous ; mais en quoi, s'il vous plaît, serait-il si digne d'être moqué ?

LISETTE. — Ma réponse est sur le visage de ma maîtresse.

FRONTIN. — Si celui de Madame voulait s'aider, vous ne brilleriez guère.

PHÉNICE, *s'en allant.* — Vos discours sont impertinents, Lisette, et l'on m'en fera raison.

SCÈNE V

LISETTE, FRONTIN, *un moment seuls,* LUCILE

FRONTIN, *en riant.* — Nous lui avons donné là une bonne petite dose d'émulation ; continuons, ma fille ; le feu prend partout, et le mariage s'en ira en fumée. Adieu, je me retire : voilà ta maîtresse qui accourt ; confirme-là dans ses dégoûts. (*Il s'en va.*)

LUCILE. — Que se passe-t-il donc ici ? Vous parliez bien haut avec ma sœur, et je l'ai vue de loin comme en colère. D'un autre côté, mon père ne me parle point. Qu'avez-vous donc fait ? D'où cela vient-il ?

LISETTE. — Réjouissez-vous, Madame ; nous vous débarrasserons de Damis.

LUCILE. — Fort bien, je gage que ce que vous me dites là me pronostique quelque coup d'étourdie.

LISETTE. — Ne craignez rien ; vous ne demandez qu'un prétexte légitime pour le refuser, n'est-il pas vrai ? Eh bien ! j'ai travaillé à vous en donner un ; et j'ai si bien fait, que votre sœur est actuellement éprise de lui ; ce qui nous produira quelque chose.

LUCILE. — Ma sœur actuellement éprise de lui ! Je ne vois pas trop à quoi ce moyen hétéroclite peut m'être bon. Ma sœur éprise ! Et en vertu de quoi le serait-elle ? Et d'où vient qu'il faut qu'elle le soit ?

LISETTE. — N'est-on pas convenu que Damis ferait la cour à votre sœur ? Si avec cela elle vient à l'aimer, vous pouvez vous retirer sans qu'on ait le mot à vous dire ; je vous défie d'imaginer rien de plus adroit : écoutez-moi.

LUCILE. — Supprimez l'éloge de votre adresse ; point de réponse qui aille à côté de ce qu'on vous demande ; vous parlez de Damis, ne le quittez point ; finissons ce sujet-là.

LISETTE. — J'achève ; Frontin était avec moi ; votre sœur l'a vu, elle est venue lui parler.

LUCILE. — Damis n'est point encore là, et je l'attends.

LISETTE. — De quelle humeur êtes-vous donc aujourd'hui, Madame ?

LUCILE. — Bon ! régalez-moi, par-dessus le marché, d'une réflexion sur mon humeur.

LISETTE. — Donnez-moi donc le temps de vous parler. Frontin, lui a-t-ele dit, votre maître ne s'adresse qu'à moi, quoique destiné à ma sœur ; on croit que j'y contribue, cela me déplaît, et je vous charge de l'en instruire.

LUCILE. — Eh bien ! que m'importe que ma sœur ait une vanité ridicule ? Je la confondrai quand il me plaira.

LISETTE. — Gardez-vous-en bien. J'en ai senti tout l'avantage pour vous, de cette vanité-là ; je l'ai agacée, je l'ai piquée d'honneur ; mon ton vous aurait réjouie.

LUCILE. — Point du tout ; je le vois d'ici ; passez.

LISETTE. — Damis est joli de négliger ma maîtresse ! ai-je dit en riant.

LUCILE. — Lui, me négliger ! Mais il ne me néglige point. Où avez-vous pris cela ? Il obéit à nos conventions, cela est différent.

LISETTE. — Je le sais bien ; mais il faut cacher ce secret-là, et j'ai continué sur le même ton. Le parti qu'il prend est comique, ai-je ajouté. Qu'est-ce que c'est que comique ? a repris votre sœur. C'est du divertissant, ai-je dit. Vous plaisantez, Lisette. Je dis mon sentiment, Madame. Il est vrai que ma sœur est aimable, mais d'autres le sont aussi. Je ne connais point ces autres-là, Madame. Vous me choquez. Je n'y tâche point. Vous êtes une sotte. J'ai de la peine à le croire. Taisez-vous. Je me tais. — Là-dessus elle est partie avec des appas révoltés, qui se promettent bien l'emporter sur les vôtres ; qu'en dites-vous ?

LUCILE. — Ce que j'en dis ? Que je vous ai mille obligations, que mon affront est complet, que ma sœur triomphe, que j'entends d'ici les airs qu'elle se donne, qu'elle va me croire attaquée de la plus basse jalousie du monde, et qu'on ne saurait être plus humiliée que je le suis.

LISETTE. — Vous me surprenez ! N'avez-vous pas dit vous-même à Damis de paraître s'attacher à elle ?

LUCILE. — Vous confondez grossièrement les idées, et, dans un petit génie comme le vôtre, cela est à sa place. Damis, en feignant d'aimer ma sœur, me donnait une raison toute naturelle de dire : Je n'épouse point un homme qui paraît en aimer une autre. Mais refuser d'épouser un homme, ce n'est pas être jalouse de celle qu'il aime, entendez-vous ? Cela change d'espèce ; et qui fait que je suis trahie, que je suis victime de votre petit esprit, que ma sœur est devenue sotte, et que je ne sais plus où j'en suis. Voilà tout le produit de votre zèle, voilà comme on gâte tout quand on n'a point de tête. A quoi m'exposez-vous ? Il faudra donc que j'humilie ma sœur, à mon tour, avec ses appas révoltés ?

LISETTE. — Vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais j'ai cru que le plus sûr était d'engager votre sœur à aimer Damis, et peut-être Damis à l'aimer, afin que vous eussiez raison d'être fâchée et de le refuser.

LUCILE. — Quoi ! vous ne sentez pas votre impertinence, dans quelque sens que vous la preniez ? Eh ! pourquoi voulez-vous que ma sœur aime Damis ? Pourquoi travailler à l'entêter d'un homme qui ne l'aimera point ? Vous a-t-on demandé cette perfidie-là contre elle ? Est-ce que je suis assez son ennemie pour cela ? Est-ce qu'elle est la mienne ? Est-ce que je lui veux du mal ? Y a-t-il de cruauté pareille au piège que vous lui tendez ? Vous faites le malheur de sa vie, si elle y tombe ; vous êtes donc méchante ? Vous avez donc supposé que je l'étais ? Vous me pénétrez d'une vraie douleur pour elle. Je ne sais s'il ne faudra point l'avertir ; car il n'y a point de jeu dans cette affaire-ci. Damis lui-même sera peut-être forcé de l'épouser malgré lui : c'est perdre deux personnes à la fois ; ce sont deux destinées que je rends funestes ; c'est un reproche éternel à me faire, et je suis désolée.

LISETTE. — Eh bien ! Madame, ne vous alarmez point tant ; allez, consolez-vous ; car je crois que Damis l'aime, et qu'il s'y livre de tout son cœur.

LUCILE. — Oui-da ! Voilà ce que c'est ; parce que vous ne savez plus que dire, les cœurs à donner ne vous coûtent plus rien, vous en faites bon marché, Lisette. Mais voyons, répondez-moi ; c'est votre conscience que j'interroge. Si Damis avait un parti à prendre, doutez-vous qu'il ne me préférât pas à ma sœur ? Vous avez dû remarquer qu'il avait (1) moins d'éloignement pour moi que pour elle, assurément.

LISETTE. — Non, je n'ai point fait cette remarque-là.

LUCILE. — Non ? Vous êtes donc aveugle, impertinente que vous êtes ? Du moins mentez sans me manquer de respect.

LISETTE. — Ce n'est pas que vous ne valiez mieux qu'elle ; mais tous les jours on laisse le plus pour prendre le moins.

LUCILE. — Tous les jours ! Vous êtes bien hardie de mettre l'exception à la place de la règle générale.

LISETTE. — Oh ! il est inutile de tant crier ; je ne m'en mêlerai plus ; accommodez-vous, ce n'est pas moi qu'on menace de marier, et vous n'avez qu'à dire vos raisons à ceux qui viennent ; défendez-vous à votre fantaisie. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI

LUCILE, *seule*

LUCILE. — Hélas ! tu ne sais pas ce que je souffre, ni toute la douleur et le penchant dont je suis agitée !

SCÈNE VII

M. ORGON, M. ERGASTE, DAMIS, LUCILE

M. ORGON. — Ma fille, nous vous amenons, M. Ergaste et moi, quelqu'un dont il faut que vous guérissiez l'esprit d'une erreur qui l'afflige : c'est Damis. Vous savez nos desseins, vous y avez consenti ; mais il croit vous déplaire, et, dans cette idée-là, à peine ose-t-il vous aborder.

M. ERGASTE. — Pour moi, Madame, malgré toute la joie que j'aurais d'un mariage qui doit m'unir de plus près à mon meilleur ami, je serais au désespoir qu'il s'achevât, s'il vous répugne.

LUCILE. — Jusqu'ici, Monsieur, je n'ai rien fait qui puisse donner cette pensée-là ; on ne m'a point vu de répugnance.

DAMIS. — Il est vrai, Madame, j'ai cru voir que je ne vous convenais point.

LUCILE. — Peut-être aviez-vous (2) envie de le voir.

DAMIS. — Moi, Madame ? Je n'aurais donc ni goût ni raison.

M. ORGON. — Ne le disais-je pas ? Dispute de délicatesse que tout cela ; rendez-vous plus de justice à tous deux, Monsieur Ergaste, les gens de notre âge effarouchent les éclaircissements ; promenons-nous de notre côté ; pour vous, mes enfants, qui ne vous haïssez pas, je vous donne deux jours pour terminer vos débats ; après quoi je vous marie ; et ce sera dès demain, si on me raisonne.

(*Ils se retirent.*)

SCÈNE VIII

LUCILE, DAMIS

DAMIS. — « Dès demain, si on me raisonne ! » Eh bien ! Madame, dans ce qui vient de se passer, j'ai fait du mieux que j'ai pu ; j'ai tâché, dans mes réponses, de ménager vos dispositions et la bienséance ; mais que pensez-vous de ce qu'ils disent ?

LUCILE. — Qu'effectivement ceci commence à devenir difficile.

DAMIS. — Très-difficile, au moins.

LUCILE. — Oui, il en faut convenir, nous aurons de la peine à nous tirer d'affaire.

DAMIS. — Tant de peine, que je ne voudrais pas gagner que nous nous en tirions.

LUCILE. — Comment ferons-nous donc ?

DAMIS. — Ma foi, je n'en sais rien.

LUCILE. — Vous n'en savez rien, Damis ; voilà qui est à merveille ; mais je vous avertis d'y songer pourtant ; car je ne suis pas obligée d'avoir plus d'imagination que vous.

DAMIS. — Oh ! parbleu, Madame, je ne vous en demande pas au delà de ce que j'en ai, non plus ; cela ne serait pas juste.

LUCILE. — Mais, prenez donc garde ; si nous en manquons l'un et l'autre, comme il y a toute apparence, je vous prie de me dire où cela nous conduira.

DAMIS. — Je dirai encore de même : je n'en sais rien, et nous verrons.

LUCILE. — Le prenez-vous sur ce ton-là, Monsieur ? Oh ! j'en dirai bien autant : je n'en sais rien, et nous verrons.

(1) Var. ms. : *aurait.*

(2) Var. ms. : *avez.*

DAMIS. — Mais oui, Madame, nous verrons ; je n'y sache que cela, moi. Que puis-je répondre de mieux ?

LUCILE. — Quelque chose de plus net, de plus positif, de plus clair ; *nous verrons* ne signifie rien ; nous verrons qu'on nous mariera, voilà ce que nous verrons : êtes-vous curieux de voir cela ? Car votre tranquillité m'enchante ; d'où vous vient-elle ? Quoi ? Que voulez-vous dire ? Vous fiez-vous à ce que votre père et le mien voient que leur projet ne vous plaît pas ? Vous pourriez vous y tromper.

DAMIS. — Je m'y tromperais sans difficulté ; car ils ne voient point ce que vous dites là.

LUCILE. — Ils ne le voient point ?

DAMIS. — Non, Madame, ils ne sauraient le voir ; cela n'est pas possible ; il y a de certaines figures, de certaines physionomies qu'on ne saurait soupçonner d'être indifférentes. Qui est-ce qui croira que je ne vous aime pas, par exemple ? Personne. Nous avons beau faire, il n'y a pas d'industrie qui puisse le persuader.

LUCILE. — Cela est vrai, vous verrez que tout le monde est aveugle ! Cependant, Monsieur, comme il s'agit ici d'affaires sérieuses, voudriez-vous bien supprimer votre *qui est-ce qui croira*, qui n'est pas de mon goût, et qui a tout l'air d'une plaisanterie que je ne mérite pas ? Car, que signifient, je vous prie, *ces physionomies qu'on ne saurait soupçonner d'être indifférentes ?* Eh ! que sont-elles donc ? Je vous le demande. De quoi voulez-vous qu'on les soupçonne ? Est-ce qu'il faut absolument qu'on les aime ? Est-ce que j'ai une de ces physionomies-là, moi ? Est-ce qu'on ne saurait s'empêcher de m'aimer quand on me voit ? Vous vous trompez, Monsieur, il en faut tout rabattre ; j'ai mille preuves du contraire, et je ne suis point de ce sentiment-là. Tenez, j'en suis aussi peu que vous, qui vous divertissez à faire semblant d'en être ; et vous voyez ce que deviennent ces sortes de sentiments (1) quand on les presse.

DAMIS. — Il vous est fort aisé de les réduire à rien, parce que je vous laisse dire, et que, moyennant cela, vous en faites ce qui vous plaît ; mais je me tais, Madame, je me tais.

LUCILE. — *Je me tais, Madame, je me tais.* Ne dirait-on pas que vous y entendez finesse, avec votre sérieux ? Qu'est-ce que c'est que ces discours-là, que j'ai la sotte bonté de relever, et qui nous écartent ? Est-ce que vous avez envie de vous dédire ?

DAMIS. — Ne vous ai-je pas dit, Madame, qu'il pourrait, dans la conversation, m'échapper des choses qui ne doivent point vous alarmer ? Soyez donc tranquille ; vous avez ma parole, je la tiendrai (2).

LUCILE. — Vous y êtes aussi intéressé que moi.

DAMIS. — C'est une autre affaire.

LUCILE. — Je crois que c'est la même.

DAMIS. — Non, Madame, toute différente : car enfin, je pourrais vous aimer.

LUCIE. — Oui-da ! mais je serais pourtant bien aise de savoir ce qui en est, à vous parler vrai.

DAMIS. — Ah ! c'est ce qui ne se peut pas, Madame ; j'ai promis de me taire là-dessus. J'ai de l'amour, ou je n'en ai point ; je n'ai pas juré de n'en point avoir ; mais j'ai juré de ne le point dire en cas que j'en eusse, et d'agir comme s'il n'en était rien. Voilà tous les engagements que vous m'avez fait prendre, et que je dois respecter de peur de reproche. Du reste, je suis parfaitement le maître, et je vous aimerai, s'il me plaît ; ainsi, peut-être que je vous aime, peut-être que je me sacrifie, et ce sont mes affaires.

LUCILE. — Mais voilà qui est extrêmement commode ! Voyez avec quelle légèreté Monsieur traite cette matière-là ! « Je vous aimerai, s'il me plaît ; peut-être que je vous aime. » Pas plus de façon que cela ; que je l'approuve ou non, on n'a que faire que je le sache. Il faut donc prendre patience; mais dans le fond, si vous m'aimiez avec cet air dégagé que vous avez, vous seriez assurément le plus grand comédien du monde, et ce caractère-là n'est pas des plus honnêtes à porter, entre vous et moi.

DAMIS. — Dans cette occasion-ci, il serait plus fatigant que malhonnête.

LUCILE. — Quoi qu'il en soit, en voilà assez ; je m'aperçois que ces plaisanteries-là tendent à me dégoûter de la conversation. Vous vous ennuyez, et moi aussi ; séparons-nous ; voyez si mon père et le vôtre ne sont plus dans le jardin, et quittons-nous s'ils ne nous observent plus.

DAMIS. — Eh ! non, Madame ; il n'y a qu'un moment que nous sommes ensemble.

SCÈNE IX

DAMIS, LUCILE, LISETTE

LISETTE. — Madame, il vient d'arriver compagnie, qui est dans la salle avec Monsieur Orgon, et il m'envoie vous dire qu'on va se mettre au jeu.

LUCILE. — Moi jouer ! Eh ! mais mon père sait bien que je ne joue jamais qu'à contre-cœur ; dites-lui que je le prie de m'en dispenser.

LISETTE. — Mais, Madame, la compagnie vous demande.

LUCILE. — Oh ! que la compagnie attende ; dites que vous ne me trouvez pas.

LISETTE. — Et Monsieur, vient-il ? Apparemment qu'il joue ?

DAMIS. — Moi, je ne connais pas les cartes.

LUCILE. — Allez, dites à mon père que je vais dans mon cabinet, et que je ne me montrerai qu'après que les parties seront commencées.

LISETTE, *en s'en allant.* — Que diantre veulent-ils dire, de ne venir ni l'un ni l'autre ?

SCÈNE X

DAMIS, LUCILE

DAMIS, *d'un air embarrassé.* — Vous n'aimez donc pas le jeu, Madame ?

LUCILE. — Non, Monsieur.

DAMIS. — Je me sais bon gré de vous ressembler en cela.

(1) Var. ms. : *compliments.*
(2) Var. ms. : *vous avez ma parole que je vous tiendrai.*

LUCILE. — Ce n'est là ni une vertu ni un défaut ; mais, Monsieur, puisqu'il y a compagnie, que n'y allez-vous ? Elle vous amuserait.

DAMIS. — Je ne suis pas en humeur de chercher des amusements.

LUCILE. — Mais est-ce que vous restez avec moi ?

DAMIS. — Si vous me le permettez.

LUCILE. — Vous n'avez pourtant rien à me dire.

DAMIS. — En ce moment, par exemple, je rêve à votre aventure ; elle est si singulière, qu'elle devrait être unique.

LUCILE. — Mais je crois qu'elle l'est aussi.

DAMIS. — Non, Madame, elle ne l'est point. Il n'y a pas plus de six mois qu'un de mes amis et une personne qu'on voulait qu'il épousât, se sont trouvés tous deux dans le même cas que vous et moi : même résolution, avant que de se connaître, de ne point se marier, même convention entre eux, même promesse que moi de la défaire de lui.

LUCILE. — C'est-à-dire qu'il y manqua ; cela n'est pas rare.

DAMIS. — Non, Madame, il les tint ; mais notre cœur se moque de nos résolutions.

LUCILE. — Assez souvent, à ce qu'on dit.

DAMIS. — La dame en question était très-aimable ; beaucoup moins que vous pourtant. Voilà toute la différence que je trouve dans cette histoire.

LUCILE. — Vous êtes bien galant.

DAMIS. — Non, je ne suis qu'un historien exact ; au reste, Madame, je vous raconte ceci dans la bonne foi, pour nous entretenir et sans aucun dessein.

LUCILE. — Oh ! je n'en imagine pas davantage ; poursuivez. Qu'arriva-t-il entre la dame et votre ami ?

DAMIS. — Qu'il l'aima.

LUCILE. — Cela était embarrassant.

DAMIS. — Oui, certes ; car il s'était engagé à se taire aussi bien que moi.

LUCILE. — Vous m'allez dire qu'il parla ?

DAMIS. — Il n'eut garde à cause de la parole donnée, et il ne vit qu'un parti à prendre, qui est singulier ; ce fut de lui dire, comme je vous disais tout à l'heure, ou je vous aime, ou je ne vous aime pas, et d'ajouter qu'il ne s'enhardirait à dire la vérité que lorsqu'il la verrait elle-même un peu sensible, je fais un récit, souvenez-vous-en.

LUCILE. — Je le sais, mais votre ami était un impertinent, de proposer à une femme de parler la première, il faudrait être bien affamée de cœur pour l'acheter à ce prix-là.

DAMIS. — La dame en question n'en jugea pas comme vous, Madame ; il est vrai qu'elle avait du penchant pour lui.

LUCILE. — Ah ! c'est encore pis. Quel lâche abus de la faiblesse d'un cœur ! C'est dire à une femme : Veux-tu savoir mon amour ? subis l'opprobre de m'avouer le tien : déshonore-toi, et je t'instruis. Quel épouvantable chose ! et le vilain ami que vous avez là !

DAMIS. — Prenez garde ; cette dame sentit que cette proposition, tout horrible qu'elle vous paraît, ne venait que de son respect et de sa crainte, et que son cœur n'osait se risquer sans la permission du sien ; l'aveu d'un amour qui eût déplu n'eût fait qu'alarmer la dame, et lui faire craindre que mon ami ne hâtât perfidement leur mariage ; elle sentit tout cela.

LUCILE. — Ah ! n'achevez pas ; j'ai pitié d'elle, et je devine le reste, mais mon inquiétude est de savoir comment s'y prend une femme en pareil cas ; de quel tour (1) peut-elle se servir ? J'oublierais le français, moi, s'il fallait dire *je vous aime* avant qu'on me l'eût dit.

DAMIS. — Il en agit plus noblement ; elle n'eut pas la peine de parler.

LUCILE. — Ah ! passe pour cela.

DAMIS. — Il y a des manières qui valent des paroles ; on dit *je vous aime* avec un regard, et on le dit bien.

LUCILE. — Non, Monsieur, un regard ! c'est encore trop ; je permets qu'on le rende, mais non pas qu'on le donne.

DAMIS. — Pour vous, Madame, vous ne rendriez que de l'indignation.

LUCILE. — Qu'est-ce que cela veut dire, Monsieur ? Est-ce qu'il est question de moi ici ? Je crois que vous vous divertissez à mes dépens. Vous vous amusez, je pense ; vous en avez tout l'air ; en vérité, vous êtes admirable ! Adieu, Monsieur ; on dit que vous aimez ma sœur : terminez la désagréable situation où je me trouve en l'épousant ; voilà tout ce que je vous demande.

DAMIS. — Je continuerai de feindre de la servir, Madame ; c'est tout ce que je puis vous promettre. (*En s'en allant.*) Que de mépris !

SCÈNE XI

LUCILE, *seule.*

LUCILE. — Il faut avouer qu'on a quelquefois des inclinations bien bizarres ! D'où vient que j'en ai pour cette homme-là, qui (2) n'est point aimable ?

---

(1) Var. ms. : *quels termes.*
(2) Var. ms. : *car il.*

ACTE III

SCÈNE I

PHENICE, DAMIS

PHÉNICE. — Non, Monsieur, je vous l'avoue, je ne saurais plus souffrir le personnage que vous jouez auprès de moi, et je le trouve inconcevable : vous n'êtes venu que pour épouser ma sœur ; elle est aimable, et vous ne lui parlez point ; ce n'est qu'à moi que vos conversations s'adressent. J'y comprendrais quelque chose si l'amour y avait part, mais vous ne m'aimez point, il n'en est pas question.

DAMIS. — Rien ne serait pourtant plus aisé que de vous aimer, Madame.

PHÉNICE. — A la bonne heure ; mais rien ne serait plus inutile, et je ne serais pas en situation de vous écouter. Quoi qu'il en soit, ces façons-là ne me conviennent point ; je l'ai déjà marqué, je vous l'ai fait dire, et je vous demande en grâce de cesser vos poursuites ; car enfin vous n'avez pas dessein de me désobliger, je pense.

DAMIS. — Moi, Madame ?

PHÉNICE. — Sur ce pied-là, finissez donc, ou je vous y forcerai moi-même.

DAMIS. — Vous me défendrez donc de vous voir ?

PHÉNICE. — Non, Monsieur ; mais on s'imagine que vous m'aimez ; vos façons l'ont persuadé à tout le monde ; et je ne le nierai point, je ne paraîtrai point m'y déplaire, et je vous réduirai, peut-être, ou à la nécessité de m'épouser en dépit de votre goût, ou à fuir en homme imprudent (j'adoucis le terme), en homme inexcusable, qui n'aura pas rougi de violer tous les égards, et de se moquer, tour à tour, de deux filles de condition, dont la moindre peut fixer le plus honnête homme : de sorte que vous risquez ou le sacrifice de votre cœur, ou la perte de votre réputation ; deux objets qui valent bien qu'on y pense. Mais, dites-moi, est-ce que vous n'aimez point ma sœur ?

DAMIS. — Si je l'épousais, je n'en serais pas fâché.

PHÉNICE. — Ou je n'y connais rien, ou je crois qu'elle ne le serait pas non plus. Pourquoi donc ne vous accordez-vous pas ?

DAMIS. — Ma foi, je l'ignore.

PHÉNICE. — Mais ce n'est pas là parler raison.

DAMIS. — Je ne saurais pourtant y en mettre davantage.

PHÉNICE. — Ce sont vos affaires, et je m'en tiens à ce que je vous ai dit. Voici mon père avec ma sœur ; de grâce, retirez-vous, avant qu'ils puissent vous voir.

DAMIS. — Mais, Madame...

PHÉNICE. — Oh ! Monsieur, trêve de raillerie.

SCÈNE II

M. ORGON, LUCILE, PHÉNICE

M. ORGON, *parlant à Lucile, avec qui il rentre.* — Non, ma fille, je n'ai jamais prétendu vous contraindre : quelque chose que vous me disiez, il est certain que vous ne l'aimez pas ; ainsi n'en parlons plus.

(*Phénice veut s'en aller. Monsieur Orgon continue.*)

Restez, Phénice, je vous cherchais, et j'ai un mot à vous dire. Ecoutez-moi toutes deux. Damis voulait épouser votre sœur ; c'était là notre arrangement. Nous sommes obligés de le changer ; le cœur de Lucile en dispose autrement : elle ne l'avoue pas, mais ce n'est que par pure complaisance pour moi, et j'ai quitté ce projet-là.

LUCILE. — Mais, mon père, vous dirais-je que j'aime Damis ? Cela ne siérait pas ; c'est un langage qu'une fille bien née ne saurait tenir, quand elle en aurait envie.

M. ORGON. — Encore ! Et si je vous disais que c'est de Lisette elle-même que je sais qu'il ne vous plaît pas, ma fille ? A quoi bon s'en défendre ? Je vous dispense de ces considérations-là pour moi ; et, pour trancher net, vous ne l'épouserez point : vos dégoûs pour lui n'ont été que trop marqués, et je le destine à votre sœur à qui son cœur se donne, et qui ne lui refuse pas le sien, quoiqu'elle aille de son côté me dire le contraire à cause de vous.

PHÉNICE. — Moi, l'épouser, mon père !

M. ORGON. — Nous y voilà ; je savais votre réponse avant que vous me la fissiez ; je vous connais toutes deux : l'une, de peur de me fâcher, épouserait ce qu'elle n'aime pas ; l'autre, par retenue pour sa sœur, refuserait d'épouser ce qu'elle aime. Vous voyez bien que je suis au fait, et que je sais vous interpréter ; d'ailleurs, je suis bien instruit, et je ne me trompe pas.

LUCILE, *à part, à Phénice.* — Parlez donc, vous voilà comme une statue ! (1)

PHÉNICE. — En vérité, je ne saurais penser que ceci soit sérieux.

LUCILE. — Prenez garde à ce que vous ferez, mon père ; vous vous méprenez sur ma sœur, et je lui vois presque la larme à l'œil.

M. ORGON. — Si elles ne sont pas folles, c'est moi qui ai perdu l'esprit : adieu, je vais informer Monsieur Ergaste du nouveau mariage que je médite, son amitié ne m'en dédira pas. Pour vous, mes enfants, plaignez-vous ; c'est moi qui ai tort : en

(1) Var. ms. : *Mais parlez donc, ma sœur!*

effet, j'abuse du pouvoir que j'ai sur vous ; plaignez-vous, je vous le conseille, et cela soulage ; mais je ne veux pas vous entendre, vous m'attendririez trop : allez, sortez sans me répondre, et laissez-moi parler à Monsieur Ergaste, qui arrive.

LUCILE, *en partant.* — J'étouffe.

SCÈNE III

M. ERGASTE, M. ORGON, FRONTIN

M. ERGASTE. — Vous voyez un homme consterné ; mon cher ami, je ne vois nulle apparence au mariage en question, à moins que de violenter des cœurs qui ne semblent pas faits l'un pour l'autre ; je ne saurais cependant pardonner à mon fils d'avoir cédé si vite à l'indifférence de Lucile ; j'ai même été jusqu'à le soupçonner d'aimer ailleurs, et voici son valet à qui j'en parlais ; mais, soit que je me trompe, ou que ce coquin n'en veuille rien dire, tout ce qu'il me répond, c'est que mon fils ne plaît pas à Lucile, et j'en suis au désespoir.

FRONTIN, *derrière.* — Messieurs, un coquin n'est pas agréable à voir ; voulez-vous que je me retire ?

M. ERGASTE. — Attends.

M. ORGON. — Ne vous fâchez pas, Monsieur Ergaste ; il y a remède à tout, et nous n'y perdrons rien, si vous voulez.

M. ERGASTE. — Parlez, mon cher ami ; j'applaudis d'avance à vos intentions.

M. ORGON. — Nous avons une ressource.

M. ERGASTE. — Je n'osais la proposer : mais effectivement j'en vois une, avec tout le monde.

M. ORGON. — Il n'y a qu'à changer d'objet ; substituons la cadette à l'aînée, nous ne trouverons point d'obstacle : c'est un expédient que l'amour nous indique.

M. ERGASTE. — Entre vous et moi, mon fils a paru tout d'un coup pencher de ce côté-là.

M. ORGON. — A vous parler confidemment, ma cadette ne hait pas son penchant.

M. ERGASTE. — Il n'y a personne qui n'ait remarqué ce que nous disons là ; c'est un coup de sympathie visible.

M. ORGON. — Ma foi, rendons-nous-y, marions-les ensemble.

M. ERGASTE. — Vous y consentez ? Le ciel en soit loué ! Voilà ce qu'on appelle une véritable union de cœurs, un vrai mariage d'inclination, et jamais on n'en devrait faire d'autres. Vous me charmez ; c'est une chose conclue ?

M. ORGON. — Assurément ; je viens d'en avertir ma fille.

M. ERGASTE. — Je vous rends grâce ; souffrez à présent que je dise un mot à ce valet, et je vous rejoins sur-le-champ.

M. ORGON. — Je vous attends ; faites.

SCÈNE IV

M. ERGASTE, FRONTIN

M. ERGASTE. — Approche.

FRONTIN. — Me voilà, Monsieur.

M. ERGASTE. — Ecoute, et retiens bien la commission que je te donne.

FRONTIN. — Je n'ai pas beaucoup de mémoire, mais avec du zèle on s'en passe.

M. ERGASTE. — Tu diras à mon fils que ce n'est plus à Lucile qu'on le destine, et qu'on lui accorde aujourd'hui ce qu'il aime.

FRONTIN. — Et s'il me demande ce que c'est qu'il aime, que lui dirai-je ?

M. ERGASTE. — Va, va, il saura bien que c'est de Phénice dont on parle.

FRONTIN, *en s'en allant.* — Je n'y manquerai pas, Monsieur.

M. ERGASTE. — Où vas-tu ?

FRONTIN. — Faire ma commission.

M. ERGASTE. — Tu es bien pressé, ce n'est pas là tout.

FRONTIN. — Allons, Monsieur, tant qu'il vous plaira ; ne m'épargnez point.

M. ERGASTE. — Dis-lui qu'il ait soin de remercier Monsieur Orgon de la bonté qu'il a de n'être pas fâché dans cette occasion-ci, car si Damis n'épouse pas Lucile, je gagerai bien que c'est à lui à qui il faut s'en prendre : dis-lui que je lui pardonne, en faveur de ce nouveau mariage, le chagrin qu'il a risqué de me donner ; mais que s'il me trompait encore, si après les empressements qu'il a marqués pour Phénice, il hésitait à l'épouser, s'il faisait encore cette injure à Monsieur Orgon, je ne veux le voir de ma vie, et que je le déshérite ; je ne lui parlerai pas même que je ne sois content de lui.

FRONTIN, *riant.* — Eh ! eh ! eh !... je remarque que ce n'est qu'en baissant le ton que vous prononcez le terrible mot de *déshériter* ; vous en êtes effrayé vous-même ; la tendresse paternelle est admirable.

M. ERGASTE. — Faquin, on a bien affaire de tes réflexions ! obéis ; le reste me regarde.

SCÈNE V

FRONTIN, LISETTE

LISETTE. — Je te cherchais, Frontin, et j'attendais que Monsieur Ergaste t'eût quitté pour te parler, et savoir ce qu'il te disait : il semble que les affaires vont mal ; ma maîtresse ne me voit pas de bon œil ; sais-tu de quoi il s'agit ?... Réponds donc !

FRONTIN. — La peur d'être déshérité me coupe la parole.

LISETTE. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

FRONTIN. — D'être déshérité, te dis-je, ou d'épouser Phénice.

LISETTE. — Comment donc, d'épouser Phénice ! Ah ! Frontin, d'où en sommes-nous ? Voilà donc pourquoi Lucile m'a si bien reçue tout à l'heure : elle a su que j'ai dit à son père qu'elle n'aimait point Damis, que Damis se déclarait pour sa sœur ; on veut à présent qu'il l'épouse ; je n'ai point prévu ce coup-là, et je me compte disgraciée ; j'ai vu Lucile trop inquiète : apparemment que ton maître ne lui est point indifférent ; et je perds tout si elle me congédie.

FRONTIN. — Je ne vois donc de tous côtés pour nous que des diètes.

LISETTE. — Voilà ce que c'est que de n'avoir pas laissé aller les choses : je crois que nos gens s'aimeraient sans nous. Maudite soit l'ambition de gouverner chacun notre ménage !

FRONTIN. — Ah ! mon enfant, tu as beau dire, tous les gouvernements sont lucratifs ; et le célibat où nous les tenions n'était pas mal imaginé ; le pis que j'y trouve, c'est que je t'aime et que tu n'en es pas quitte à meilleur marché que moi.

LISETTE. — Eh ! que n'as-tu eu l'esprit de m'aimer tout d'un coup ? J'aurais fait changer d'avis à Lucile.

FRONTIN. — Voilà notre tort ; c'est de n'avoir pas prévu l'infaillible effet de nos mérites. Mais, m'amie, notre mal est-il sans remède ? Je soupçonne, comme toi, que nos gens ne se haïssent point dans le fond, et il n'y aurait qu'à les en faire convenir pour nous tirer d'affaire : tâchons de leur rendre ce service-là.

LISETTE. — Nous avons bien aigri les choses. N'importe, voici ton maître ; changeons adroitement de batterie, et tâchons de le gagner.

SCÈNE VI

FRONTIN, LISETTE, DAMIS

DAMIS. — Ah ! te voilà, Frontin ? Bonjour, Lisette. De quoi mon père t'a-t-il chargé pour moi, Frontin ? Il vient de m'avertir, sans vouloir l'expliquer, que tu avais quelque chose à me dire de sa part.

FRONTIN. — Oui, Monsieur, il s'agit de deux ou trois petits articles que je disais à Lisette, et qui ne sont pas fort curieux.

DAMIS. — Dis-les sans les compter.

FRONTIN. — Vous m'excuserez, le calcul arrange. Le premier, c'est qu'il ne veut plus entendre parler de vous.

DAMIS. — Qui ? mon père ?

FRONTIN. — Lui-même. Mais ce n'est pas là l'essentiel ; le second, c'est qu'il vous déshérite.

DAMIS. — Moi ! ce que tu me dis là n'est pas concevable.

FRONTIN. — Il ne m'a pas chargé de vous le faire concevoir. Enfin le troisième, c'est que les deux premiers seront nuls si vous épousez Phénice.

DAMIS. — Quoi ! l'on veut m'obliger...

FRONTIN. — Prenez garde, Monsieur ; ne confondons point, parlons exactement. Ma commission ne porte point qu'on vous oblige ; on n'attaque point votre liberté, voyez-vous ; vous êtes le maître d'opter entre Phénice ou votre ruine, et l'on s'en rapporte à votre choix.

LISETTE. — La jolie grâce ! C'est que, sur le penchant qu'on vous croit pour elle, on ne veut pas que vous balanciez à l'épouser, après le refus que vous avez paru faire de sa sœur.

FRONTIN. — Mais cette sœur, nous ne la refusons point, dans le fond : n'est-il pas vrai, Monsieur ?

DAMIS. — Passe encore s'il était question d'elle.

LISETTE. — Eh ! Monsieur, que n'avez-vous parlé ? Pourquoi ne m'avoir pas confié vos sentiments ?

DAMIS. — Mais, mes sentiments, quand ils seraient tels que vous les croyez, ne savez-vous pas bien les siens, Lisette ?

LISETTE. — Ne vous y trompez pas ; depuis vos conventions, je ne la vois plus que triste et rêveuse.

FRONTIN. — Je l'ai rencontrée ce matin qui étouffait un soupir en s'essuyant les yeux.

LISETTE. — Elle qui aimait sa sœur, et qui était toujours avec elle, je la vois aujourd'hui la fuir et se détourner pour l'éviter. Qu'est-ce que cela signifie ?

FRONTIN. — Et moi, quand je la salue, elle a toujours envie de me le rendre. D'où vient cela, sinon de l'honneur que j'ai d'être à vous ?

LISETTE. — Tu n'as peut-être pas tant de tort. Au moins, Monsieur, je vous demande le secret ; profitez-en, voilà tout.

DAMIS. — Je vous l'avoue, Lisette, tout ce que vous me dites là, si vous êtes sincère, pourrait m'être de bon augure ; et si j'osais soupçonner la moindre disposition dans son cœur...

FRONTIN. — Iriez-vous lui donner le vôtre ? Ah ! Monsieur, le beau présent que vous lui feriez là !

DAMIS. — Ecoutez : c'est pourtant cette même personne qui, au premier instant qu'elle m'a vu, a marqué assez nettement de l'aversion pour moi, qui m'a fait soupçonner qu'elle aimait ailleurs !

LISETTE. — Purs discours de mauvaise humeur qu'elle a tenus là, je vous assure.

DAMIS. — Soit : mais souvenez-vous qu'elle a exigé que je ne l'épousasse point ; qu'e le me l'a demandé pour tout l'honneur dont je suis capable ; que c'est elle, peut-être, qui, pour se débarrasser tout à fait de moi, contribue aujourd'hui au nouveau mariage qu'on veut que je fasse ; en un mot, je ne sais qu'en penser moi-même. Je puis me tromper, peut-être vous trompez-vous aussi ; et, sans quelques preuves un peu moins équivoques de ses sentiments, je ne saurais me déterminer à violer les paroles que je lui ai données ; non que je les estime plus qu'elles valent ; elles ne seraient rien pour un homme qui plairait : mais elles doivent lier tout homme qu'on hait, et dont on les a exigées comme une sûreté contre lui. Quoi qu'il en soit, voici Lucile qui vient ; je n'attends d'elle que le moindre petit accueil pour me déclarer, et son seul abord va décider de tout.

SCÈNE VII

LUCILE, LISETTE, DAMIS, FRONTIN

LUCILE. — J'ai à vous parler pour un moment, Damis ; notre entretien sera court ; je n'ai qu'une question à vous faire ; vous, qu'un mot à me répondre ; et puis je vous fuis, je vous laisse.

DAMIS. — Vous n'y serez point obligée, Madame, et j'aurai soin de me retirer le premier. (*A part.*) Eh bien, Lisette ?

LUCILE. — Le premier ou le dernier ; je vous donne la préférence. Etes-vous si gêné ? (1). Retirez-vous tout à l'heure : Lisette vous rendra ce que j'ai à vous dire.

DAMIS, *se retirant.* — Je prends donc ce parti comme celui qui vous convient le mieux, Madame. (*Il feint de s'en aller.*)

(1) Var. ms. : *pressé.*

LUCILE. — Qu'il s'en aille ; l'arrêtera qui voudra.

LISETTE. — Eh ! mais vous n'y pensez pas ; revenez donc, Monsieur ; est-ce que la guerre est déclarée entre vous deux ?

DAMIS. — Madame débute pour m'annoncer qu'elle n'a qu'un mot à me dire, et puis qu'elle me fuit ; n'est-ce pas m'insinuer qu'elle a de la peine à me voir ?

LUCILE. — Si vous saviez l'envie que j'ai de vous laisser là !

DAMIS. — Je n'en doute pas, Madame ; mais ce n'est pas à présent qu'il faut me fuir ; c'était dès le premier instant que vous m'avez vu, et que je vous déplaisais, qu'il fallait le faire.

LUCILE. — Vous fuir dès le premier instant ! Pourquoi donc, Monsieur ? Cela serait bien sauvage ; on ne fuit point ici à la vue d'un homme.

LISETTE. — Mais quel est le travers qui vous prend à tous deux ? Faut-il que des personnes qui se veulent du bien se parlent comme si elles ne pouvaient se souffrir ? Et vous, Monsieur, qui aimez ma maîtresse ; car vous l'aimez, je gage...

(*Ces mots-là se disent en faisant signe à Damis.*)

LUCILE. — Que vous êtes sotte ! Allez, visionnaire, allez perdre vos gageures ailleurs (1). A qui en veut-elle ?

LISETTE. — Oui, Madame, je sors ; mais, avant que de partir, il faut que je parle. Vous me demandez à qui j'en veux. A vous deux, Madame, à vous deux. Oui, je voudrais de tout mon cœur ôter à Monsieur qui se tait, et dont le silence m'agite le sang, je voudrais lui ôter le scrupule du ridicule engagement qu'il a pris avec vous, que je me repens de vous avoir laissé prendre, et dont vous souffrez autant l'un que l'autre. Pour vous, Madame, je ne sais comment vous l'entendez ; mais si jamais un homme avait fait serment de ne pas me dire : Je vous aime, oh ! je ferais serment qu'il en aurait le démenti : il saurait le respect qu'il me serait dû ; je n'y épargnerais rien de tout ce qu'il y a de plus dangereux, de plus fripon, de plus assassin dans l'honnête coquetterie des mines, du langage et du coup d'œil. Voilà à quoi je mettrais ma gloire, et non pas à me tenir douloureusement sur mon quant-à-moi, comme vous faites, et à me dire : Voyons ce qu'il dit, voyons ce qu'il ne dit pas ; qu'il parle, qu'il commence ; c'est à lui, ce n'est pas à moi ; mon sexe, ma fierté, les bienséances, et mille autres façons inutiles avec Monsieur qui tremble, et qui a la bonté d'avoir peur que son amour ne vous alarme et ne vous fâche. De l'amour nous fâcher ! De quel pays venez-vous donc ? Eh ! mort de ma vie, Monsieur, fâchez-vous hardiment ; faites-nous cet honneur-là ; courage, attaquez-nous ; cette cérémonie-là fera votre fortune, et vous vous entendrez : car jusqu'ici on ne voit goutte à vos discours à tous deux ; il y a du oui, du non, du pour, du contre ; on fuit, on revient, on se rappelle, on n'y comprend rien. Adieu,, j'ai tout dit ; vous voilà débrouillés, profitez-en. Allons, Frontin.

SCÈNE VIII

DAMIS, LUCILE

LUCILE. — Juste ciel ! quelle impertinence ! (2) Où a-t-elle pris tout ce qu'elle nous dit là ? D'où lui viennent, surtout, des pareilles idées sur votre compte ? Au reste, elle ne me ménage pas plus que vous.

DAMIS. — Je ne m'en plains point, Madame.

LUCILE. — Vous m'excuserez, je me mets à votre place ; il n'est point agréable de s'entendre dire de certaines choses en face.

DAMIS. — Quoi ! Madame, est-ce l'idée qu'elle a que je vous aime, que vous trouvez si désagréable pour moi ?

LUCILE. — Désagréable ! (1) Je ne dis pas que son erreur vous fasse injure ; mon humilité ne va pas jusque-là. Mais à propos de quoi cette folle-là vient-elle vous pousser là-dessus ?

DAMIS. — A propos de la difficulté qu'elle s'imagine qu'il y a à ne vous pas aimer, cela est tout simple ; et si j'en voulais à tous ceux qui me soupçonneraient d'amour pour vous, j'aurais querelle avec tout le monde.

LUCILE. — Vous n'en auriez pas avec moi.

DAMIS. — Oh ! vraiment, je le sais bien. Si vous me soupçonniez, vous ne seriez pas là ; vous fuiriez, vous déserteriez.

LUCILE. — Qu'est-ce que c'est que déserter, Monsieur ? Vous avez là des expressions bien gracieuses, et qui font un joli portrait de mon caractère ; j'aime assez l'esprit hétéroclite que cela me donne. Non, Monsieur, je ne déserterais point ; je ne croirais pas tout perdu. Parlons (2) d'autre chose ; je ne suis pas venue ici sans motif ; écoutez-moi : vous savez, sans doute, qu'on veut vous donner ma sœur ?

DAMIS. — On me l'a dit, Madame.

LUCILE. — On croit que vous l'aimez ; mais moi, qui ai réfléchi sur l'origine des empressements que vous avez marqués pour elle, je crains qu'on ne s'abuse, et je viens vous demander ce qui en est.

DAMIS. — Eh ! que vous importe, Madame ?

LUCILE. — Ce qui m'importe ? Voilà bien la question d'un homme qui n'a ni frère ni sœur, et qui ne sait pas combien ils sont chers ! C'est que je m'intéresse à elle, Monsieur ; c'est que, si vous ne l'aimez pas, ce serait (3) même blesser les lois de cette probité à quoi vous tenez tant, que de l'épouser avec un cœur qui s'éloignerait d'elle.

DAMIS. — Pourquoi donc, Madame ? Avez-vous inspiré qu'on me la donne ? Car j'ai tout lieu de souçonner que vous en êtes cause, puisque c'est vous qui m'avez d'abord proposé de l'aimer ; au reste, Madame, ne vous inquiétez point d'elle, j'aurai soin de son sort plus sincèrement que vous, elle le mérite bien.

LUCILE. — Qu'elle le mérite ou non, ce n'est pas son éloge que je vous demande, ni à vos imaginations que je viens répondre ; parlez, Damis, l'aimez-vous ? Car s'il n'en est rien, ou ne l'épousez pas, ou trouvez bon que j'avertisse mon père qui s'y trompe et qui serait au désespoir de s'y être trompé.

DAMIS. — Et moi, Madame, si vous lui dites que je ne l'aime point ; si vous exécutez un dessein qui ne tend qu'à me faire sortir d'ici avec la haine et le courroux de tout le monde ; si vous l'exécutez, trouvez bon qu'en revanche je retire toutes mes

(1) Var. ms. : *allez, sortez.*
(2) Var. ms. : *impertinente.*

(1) Var. ms. : *Mais désagréable!*
(2) Le ms. abrège ainsi ce qui précède (voir précédente réplique de Lucile) : *je vous l'ai déjà dit, renoncez-y et parlons.*
(3) Var. ms. : *si vous ne l'aimiez pas, ce serait manquer de caractère, ce me semble, ce serait.*

paroles avec vous, et que je dise à Monsieur Orgon que je suis prêt à vous épouser quand on le voudra, dès aujourd'hui, s'il le faut.

LUCILE. — Oui-da, Monsieur, le prenez-vous sur ce ton menaçant ? Oh ! je sais le moyen de vous en faire prendre un autre, allez votre chemin, Monsieur, poursuivez, je ne vous retiens pas ; courez vous punir vous-même, vous ne manquerez pas votre coup ; car je vous déclare que je vous y aiderai, moi. Ah ! vous m'épouserez, dites-vous, vous m'épouserez ! Et moi aussi, Monsieur, et moi aussi ; je serai bien aussi vindicative que vous, et nous verrons qui se dédira de nous deux !

DAMIS. — Eh bien ! cessez donc de me persécuter, Madame. J'ai le cœur incapable de vous nuire ; mais laissez-moi me tirer de l'état où je suis ; contentez-vous de m'avoir déjà procuré ce qui m'arrive ; on ne m'offrirait pas aujourd'hui votre sœur, si, pour vous obliger, je n'avais pas paru m'attacher à elle, ou si vous n'aviez pas dit que je l'aimais. Souvenez-vous que j'ai servi vos dégoûts pour moi avec un honneur, une fidélité surprenante, et ce procédé, si louable, si généreux, mérite bien que vous laissiez en repos un homme qui peut avoir porté la vertu jusqu'à se sacrifier pour vous ; je ne veux pas dire que je vous aime ; non, Lucile, rassurez-vous ; mais enfin vous ne savez pas ce qui en est, vous en pourriez douter ; vous êtes assez aimable sans cela, soit dit sans vous louer ; je puis vous épouser, vous ne le voulez pas, et je vous quitte. En vérité, Madame, tant d'ardeur à me faire du mal récompense mal un service que tout le monde, hors vous, aurait soupçonné d'être difficile à rendre. Adieu, Madame. (*Il s'en va.*)

LUCILE. — Mais attendez donc, attendez, donnez-moi le temps de me justifier ; ne tient-il qu'à s'en aller, quand on a chargé les gens de noirceurs pareilles ?

DAMIS. — J'en dirais trop si je restais.

LUCILE. — Oh ! vous ferez comme vous pourrez ; mais il faut m'entendre.

DAMIS. — Après ce que vous m'avez dit, je n'ai plus rien à savoir qui m'intéresse.

LUCILE. — Ni moi plus rien à vous répondre ; il n'y a qu'une chose qui m'étonne, et dont je ne devine pas la raison, c'est que vous osiez vous en prendre à moi d'un mariage que je vois qui vous plaît ; le motif de cette hypocrisie-là me paraît aussi ridicule qu'inconcevable, à moins que ce ne soit ma sœur qui vous y engage, pour me cacher l'accord de vos cœurs et la part qu'elle a à un engagement que j'ai refusé, dont je ne voudrais jamais, et que je la trouve bien à plaindre de ne pas refuser elle-même (1).

SCÈNE IX

FRONTIN, DAMIS, *consterné.*

FRONTIN. — Eh bien ! Monsieur, à quoi en êtes-vous ?

DAMIS, *consterné.* — Au plus malheureux jour de ma vie ; laisse-moi.

SCÈNE X

FRONTIN

FRONTIN. — Voilà une aventure qui a tout l'air de nous souffler notre patrimoine.

(1) Var. ms. : *elle-même. Adieu.*

ACTE IV

SCÈNE I

DAMIS, FRONTIN

DAMIS. — Non, Frontin, il n'y a plus rien à tenter là-dessus ; Lisette a beau dire, on ne saurait s'expliquer plus nettement que l'a fait Lucile : voilà qui est fini, il ne s'agit plus que d'éviter l'embarras où je suis du côté de Phénice. Va-t-elle bientôt venir ? Te l'a-t-elle bien assuré ?

FRONTIN. — Oui, Monsieur, je lui ai dit que vous l'attendiez ici, et vous allez la voir arriver dans un instant.

DAMIS. — Quelle bizarre situation que la mienne !

FRONTIN. — Ma foi, j'ai bien peur que Phénice n'en profite.

DAMIS. — Serait-il possible qu'elle voulût épouser un homme qu'elle n'aime point ?

FRONTIN. — Ah ! Monsieur, une fille qui se marie n'y regarde pas de si près ; elle est trop curieuse pour être délicate. Le mariage rend tous les hommes si graciables ! Et d'ailleurs il est aisé de s'accommoder de votre figure...

DAMIS. — Ah ! quel contre-temps ! Je crois que voici mon père ; je me sauve ; il ne te parlera peut-être pas ; en tout cas reviens me chercher ici près.

SCÈNE II

FRONTIN, M. ERGASTE

M. ERGASTE. — Mon fils n'était-il pas avec toi tout à l'heure ?

FRONTIN. — Oui, Monsieur, il me quitte.

M. ERGASTE. — Il me semble qu'il m'a évité.

FRONTIN. — Lui, Monsieur ! je crois qu'il vous cherche.

M. ERGASTE. — Tu me trompes.

FRONTIN. — Moi, Monsieur ! j'ai le caractère aussi vrai que la physionomie.

M. ERGASTE. — Tu ne fais pas leur éloge ; mais passons. Je sais que tu ne manques pas d'esprit, et que mon fils te dit assez volontiers ce qu'il pense.

FRONTIN. — Il pense donc bien peu de chose, car il ne me dit presque rien.

M. ERGASTE. — Il aime Phénice qu'il va épouser ; je remarque cependant qu'il est triste et rêveur.

FRONTIN. — Effectivement, et j'avais envie de lui en dire un mot.

M. ERGASTE. — Est-ce qu'il n'est pas content ?

FRONTIN. — Bon ! Monsieur, qui est-ce qui peut l'être dans la vie ?

M. ERGASTE. — Maraud !

FRONTIN. — Je ne le suis pas de l'épithète, par exemple.

M. ERGASTE, *à part les premiers mots.* — Je vois bien que je n'apprendrai rien. Mais, dis-moi, lui as-tu rapporté ce que je t'avais chargé de lui dire ?

FRONTIN. — Mot à mot.

M. ERGASTE. — Que t'a-t-il répondu ?

FRONTIN. — Attendez ; je crois que vous ne m'avez pas dit de retenir sa réponse.

M. ERGASTE. — J'ai résolu de le laisser faire ; mais tu peux l'avertir que je lui tiendrai parole, s'il ne se conduit pas comme il le doit. Pour toi, sois sûr que je n'oublierai pas tes impertinences.

FRONTIN. — Oh ! Monsieur, vous avez trop de bonté pour avoir tant de mémoire.

SCÈNE III

FRONTIN, PHÉNICE *arrive.*

FRONTIN, *à part.* — Il est, parbleu ! fâché ; mais il était temps qu'il partît ; voilà Phénice qui arrive.

PHÉNICE. — Eh bien ! tu m'as dit que ton maître m'attendait ici, et je ne le vois pas.

FRONTIN. — C'est qu'il s'est retiré à cause de Monsieur Ergaste, mais il se promène ici près, où j'ai ordre de l'aller prendre.

PHÉNICE. — Va donc.

FRONTIN. — Madame, oserais-je auparavant me flatter d'un petit moment d'audience ?

PHÉNICE. — Parle.

FRONTIN. — Dans mon petit état de subalterne, je regarde, j'examine, et, chemin faisant, je vois par-ci, par-là, des gens que je n'aime point, d'autres qui me reviennent et à qui je me donnerais pour rien : ce ne laisserait pas que d'être un présent.

PHÉNICE. — Sans doute ; mais à quoi peut aboutir ce préambule ?

FRONTIN. — A vous préparer à la liberté que je vais prendre, Madame, en vous disant que vous êtes une de ces personnes privilégiées pour qui ce mouvement sympathique m'est venu.

PHÉNICE. — Je t'en suis obligée, mais achève !

FRONTIN. — Si vous saviez combien je m'intéresse à votre sort, auquel je vois prendre un si mauvais train...

PHÉNICE. — Explique-toi mieux.

FRONTIN. — Vous allez épouser Damis ?

PHÉNICE. — On le dit.

FRONTIN. — Motus ! Je vous avertis que vous ne pouvez en épouser que la moitié.

PHÉNIS. — La moitié de Damis ! Que veux-tu dire ?

PHÉNICE. — Tu crois donc qu'il ne m'aime pas ?

FRONTIN. — Son cœur ne se marie pas, Madame ; il reste garçon.

PHÉNICE. — Tu crois donc qu'il ne m'aime pas ?

FRONTIN. — Oh ! oh ! Vous n'en êtes pas quitte à si bon marché.

PHÉNICE. — C'est-à-dire qu'il me hait ?

FRONTIN. — Ne sera-t-il pas trop malhonnête de vous l'avouer ?

PHÉNICE. — Eh ! dis-moi, n'aimerait-il pas ma sœur ?

FRONTIN. — A la fureur.

PHÉNICE. — Eh ! que ne l'épouse-t-il ?

FRONTIN. — C'est encore une autre histoire que cette affaire-là.

PHÉNICE. — Parle donc !

FRONTIN. — C'est qu'ils ont d'abord débuté ensemble par un vertigo ; ils se sont liés mal à propos par je ne sais quelle convention de ne s'aimer ni de s'épouser, et ont délibéré que, pour faire changer de dessein aux pères, on ferait semblant de vous trouver de son goût ; rien que semblant, vous entendez bien ?

PHÉNICE. — A merveille.

FRONTIN. — Et comme le cœur de l'homme est variable, il se trouve aujourd'hui que leur cœur et leur convention ne riment pas ensemble, et qu'on est fort embarrassé de savoir ce qu'on fera de vous : vous entendez bien ? car la discrétion ne veut pas que j'en dise davantage.

PHÉNICE. — En voilà bien assez : je suis au fait, et, de peur d'être ingrate, je te confie à mon tour que ta discrétion mériterait le châtiment du bâton.

FRONTIN. — Sur ce pied-là, gardez-moi le secret ; je vais dire à mon maître d'approcher.

SCÈNE IV

PHÉNICE, DAMIS

PHÉNICE, *un moment seule.* — Je leur servais donc de prétexte ! Oh ! je prétends m'en venger, ils le méritent bien. Eh bien ! Monsieur, que me voulez-vous ?

DAMIS. — Je crois que vous le savez, Madame ?

PHÉNICE. — Moi ! non, je n'en sais rien.

DAMIS. — Ignorez-vous que notre mariage est conclu ?

PHÉNIS. — N'est-ce que cela ? Je vous l'avais prédit ; cela ne pouvait manquer d'arriver.

DAMIS. — Je ne croyais pas que les choses dussent aller si loin, et je vous demande pardon d'en être cause.

PHÉNICE. — Vous vous moquez, je n'ai point de rancune à garder contre un homme qui va devenir mon époux.

DAMIS. — Ne me raillez point, Madame ; je sais bien que ce n'est pas à moi à qui vous destinez cet honneur-là, dont je me tiendrais fort heureux.

PHÉNICE. — Si vous dites vrai, votre bonheur est sûr ; je vous promets que je n'y mettrai point d'obstacle.

DAMIS. — Ma foi, il ne me siérait pas d'y en mettre non plus, et je ne serais pas excusable, surtout après les empressements que j'ai marqué pour vous, Madame.

PHÉNICE. — Notre mariage ira donc tout de suite ?

DAMIS. — Oh ! morbleu, je vous le garantis fait, s'il n'y a que moi qui l'empêche.

PHÉNICE. — Je vous crois.

DAMIS, *à part les premiers mots.* — Qu'est-ce que c'est que ce langage-là ? Faisons-lui peur. Ecoutez, Madame, toute plaisanterie cessante, ne vous y fiez pas ; on a toujours du penchant de reste pour les personnes qui vous ressemblent, et je vous assure que je ne suis point embarrassé d'en avoir pour vous.

PHÉNICE. — Je vous avoue que je m'en flatte.

DAMIS. — Tenez, ne badinons point ; car je vous aimerai, je vous en avertis.

PHÉNICE. — Il le faut bien, Monsieur.

DAMIS. — Mais vous, Madame, il faudra que vous m'aimiez aussi, et vous m'avez tantôt fait comprendre que vous aimiez ailleurs.

PHÉNICE. — Dans ce temps-là, vous épousiez ma sœur ; il ne m'était pas permis de vous voir, et je dissimulais.

DAMIS, *à part les premiers mots.* — Voyons donc où cela ira. Encore une fois, faites-y vos réflexions ; vous comptez peut-être que je vous tirerai d'affaire, et vous vous trompez : n'attendez rien de mon cœur, il vous prendra au mot, je ne suis que trop disposé à vous le donner.

PHÉNICE. — N'hésitez point, Monsieur, donnez.

DAMIS. — Je vous aimerai, vous dis-je.

PHÉNICE. — Aimez.

DAMIS. — Vous le voulez ? Ma foi, Madame, puisqu'il faut l'avouer, je vous aime.

PHÉNICE, *à part.* — Il me trompe.

DAMIS. — Vous rougissez, Madame.

PHÉNICE. — Il est vrai que je suis émue d'un aveu si subit.

DAMIS, *à part le premier mot.* — Continuons. Oui, Madame, mon cœur est à vous, et je n'ai souhaité de vous voir que pour vous éprouver là-dessus.

(*M. Ergaste et M. Orgon entrent dans le moment, et s'arrêtent en voyant Damis et Phénice.*)

SCÈNE V

M. ORGON, M. ERGASTE, PHÉNICE, DAMIS

DAMIS *continue.* — Les circonstances où je me trouvais ont d'abord retenu mes sentiments, je n'osais vous en parler ; mais puisque ma situation est changée, qu'il ne s'agit plus de se contraindre, et que vous approuvez mon amour. (*Il se met à genoux.*) Laissez-moi vous exprimer ma joie, et me dédommager par l'aveu le plus tendre...

M. ORGON. — Monsieur Ergaste, voilà des amants qu'il ne faudra pas prier de signer leur contrat de mariage.

DAMIS *se relève vite.* — Ah ! je suis perdu !

PHÉNICE, *honteuse.* — Que vois-je ?

M. ORGON. — Ne rougissez point, ma fille ; vos sentiments sont avoués de votre père, et vous pouvez souffrir à vos genoux un homme que vous allez épouser.

M. ERGASTE. — Mon fils, je n'avais résolu de vous parler qu'à l'instant de votre mariage avec Madame ; vos procédés m'avaient déplu ; mais je vous par-

donne, et je suis content ; les sentiments où je vous vois me réconcilient avec vous.

M. Orgon. — Cette jeunesse et sa vivacité me réjouissent : je suis charmé de ce hasard-ci ; nous attendons tantôt le notaire, et nous allons au-devant de quelques amis qui nous viennent de Paris. Adieu ; puissiez-vous vous aimer toujours de même !

SCÈNE VI

PHÉNICE, DAMIS

Damis, *triste et à part*. — Nous ne nous aimerons donc guère. Que je suis malheureux !

Phénice, *riant*. — Damis, que dites-vous de cette aventure-ci ?

Damis. — Je dis, Madame... que je viens d'être surpris à vos genoux.

Phénice. — Il me semble que vous en êtes devenu tout triste.

Damis. — Il me paraît que vous n'en êtes pas trop gaie.

Phénice. — J'ai d'abord été étourdie, je vous l'avoue ; mais je me suis remise en vous voyant fâché : votre chagrin m'a rassurée contre la comédie que vous avez jouée tout à l'heure. Vous vous seriez bien passé de l'opinion que vous venez de donner de vos sentiments, n'est-il pas vrai ? Il n'y a en vérité rien de plus plaisant ; car, après ce qu'on vient de voir, qui est-ce qui ne gagerait pas que vous m'aimez ?

Damis, *d'un ton vif*. — Eh bien ! Madame, on gagnerait la gageure ; je ne me dédierai pas, et ne me perdrai point l'honneur.

Phénice. — Quoi ! Votre amour tient bon ?

Damis. — Je me sacrifierais plutôt.

Phénice. — Je vous trouve encore un peu l'air de victime.

Damis. — Tout comme il vous plaira, Madame.

Phénice. — Tant mieux pour vous si vous m'aimez, au reste ; car mon parti est pris, et je ne vous refuserais pas, quand vous en aimeriez une autre, quand je ne vous aimerais pas moi-même.

Damis. — Et d'où pourrait venir cette étrange intrépidité-là ?

Phénice. — C'est que si vous ne m'aimiez point, notre mariage ne se ferait point, parce que vous n'iriez pas jusque-là ; c'est qu'en y consentant, moi, c'est une preuve d'obéissance que je donnerais à mon père à fort bon marché, et que par là je le gagnerais pour un mariage plus à mon gré, qui pourrait se présenter bientôt : vous voyez bien que j'aurais mon petit intérêt à vous laisser démêler cette intrigue, ce qui vous serait aisé en retournant à ma sœur qui ne vous hait pas, et que je croyais que vous ne haïssiez pas non plus ; sans quoi, point de quartier.

Damis. — Ah ! Madame, où en suis-je donc ?

Phénice. — Qu'avez-vous ? Ce que je vous dis là ne vous fait rien ; rappelez-vous donc que vous m'aimez.

Damis. — Vous ne m'aimez pas vous-même.

Phénice. — Eh ! qu'importe ? Ne vous embarrassez pas : j'ai de la vertu ; avec cela on a de l'amour quand il faut.

Damis, *en lui prenant la main, qu'il baise*. — Par tout ce que vous avez de plus cher, ne me laissez point dans l'état où je suis, je vous en conjure, ne vous exposez pas vous-même.

Phénice, *riant*. — Damis, il y a aujourd'hui une fatalité sur vos tendresses ; voilà ma sœur qui vous voit baiser ma main.

Damis, *en se retirant ému*. — Je sors ; adieu, Madame.

Phénice. — Adieu donc, Damis, jusqu'au revoir.

SCÈNE VII

LUCILE, PHÉNICE.

Lucile, *agitée*. — Je venais vous parler, ma sœur.

Phénice. — Et moi, j'allais vous trouver dans le même dessein.

Lucile. — Avant tout, instruisez-moi d'une chose. Est-ce que cet homme-là vous dit qu'il vous aime ?

Phénice. — De quel homme parlez-vous ?

Lucile. — Eh ! de Damis ; est-ce que vous en avez deux ? Je ne vous connais que celui-là ; encore vaudrait-il mieux que vous ne l'eussiez point.

Phénice. — Pourquoi donc ? J'allais pourtant vous apprendre que nous serons mariés ce soir.

Lucile. — Et vous veniez exprès pour cela ! La nouvelle est fort touchante pour une sœur qui vous aime.

Phénice. — En vérité, vous m'étonnez ; car je croyais que vous vous en réjouiriez avec moi, parce que je vous en débarrasse. Me voilà bien trompée !

Lucile. — Oh ! trompée au-delà de ce qu'on peut dire, assurément. Jamais sujet de réjouissance ne le fut moins pour moi, et vous ne savez ce que vous faites, sans compter qu'il ne sied pas tant à une fille de se réjouir de ce qu'elle se marie.

Phénice. — Voulez-vous qu'on soit fâchée d'épouser ce que l'on aime ? Je vous parle franchement.

Lucile. — C'est qu'il ne faut point aimer, Mademoiselle ; c'est que cela ne convient point non plus ; c'est qu'il y va de tout le repos de votre vie ; c'est que je vous persécuterai jusqu'à ce que vous ayez quitté cet amour-là ; c'est que je ne veux point que vous le gardiez, et vous ne le garderez point : c'est moi qui vous le dis, qui vous en empêcherai bien. Aimer Damis ! épouser Damis ! Ah ! je suis votre sœur, et il n'en sera rien. Vous avez affaire à une amitié qui vous désolera plutôt que de vous laisser tomber dans ce malheur-là.

Phénice. — Est-ce que ce n'est pas un honnête homme ?

Lucile. — Eh ! qu'en sait-on ? Cet honnête homme ne vous aime pas, cependant il vous épouse. Est-ce là de l'honneur, à votre avis ? Peut-on traiter plus cavalièrement le mariage ?

Phénice. — Quoi ! Damis qui se jette à mes genoux, que vous avez trouvé prêt à s'y jeter encore !...

Lucile. — Voilà une petite narration de bon goût que vous me faites là ; je ne vous conseille pas de la faire à d'autres qu'à moi. Elle est encore plus l'histoire de vos faiblesses que de sa mauvaise foi, le fourbe qu'il est !

Phénice. — Mais enfin, d'où savez-vous qu'il ne m'aime point ?

Lucile. — Je vais vous dire d'où je le sais. Tenez, voilà Lisette qui passe ; elle est instruite, appelons-la. (*Elle l'appelle.*) Lisette, Lisette, venez ici.

SCÈNE VIII

LISETTE, LUCILE, PHÉNICE

LISETTE. — De quoi s'agit-il, Madame ?

LUCILE. — Je ne l'ai point préparée, comme vous voyez. Ah çà ! Lisette, dites sans façon ce que vous pensez : nous parlons de Damis ; croyez-vous qu'il aime ma sœur ?

LISETTE. — Non, certes, je ne le crois pas ; car je sais le contraire, et vous aussi, Madame.

LUCILE, *à Phénice.* — Entendez-vous ?

LISETTE. — Il se désolait tantôt du mariage en question.

LUCILE. — Voilà qui est net.

LISETTE. — Et si j'avais quelque pouvoir ici, il n'épouserait point Madame.

LUCILE, *à Phénice.* — Eh bien ! ai-je tort de trembler pour vous ?

LISETTE. — Pour dire la vérité, il n'aime ici que ma maîtresse.

PHÉNICE. — Qui ne l'aime pas, apparemment.

LISETTE. — C'est à elle à éclaircir ce point-là ; elle est bonne pour répondre.

PHÉNICE. — On dirait que Lisette vous épargne.

LISETTE. — Moi, Madame ?

LUCILE. — Qu'est-ce que cela signifie ? Ce discours-là est obscur ; on sait que (1) j'ai refusé Damis.

PHÉNICE. — On peut le croire, mais on n'en est pas sûr ; quoi qu'il en soit, je n'ai pas peur qu'on me l'enlève. Adieu, ma sœur, je vous quitte ; je pense que nous n'avons plus rien à nous dire.

LUCILE. — Vous n'êtes pas mal fière, ma sœur ; on est bien payée des inquiétudes qu'on a pour vous.

PHÉNICE, *en s'en allant.* — Je serais peut-être dupe si j'étais reconnaissante.

SCÈNE IX

LISETTE, LUCILE

LISETTE. — Elle ne craint point qu'on le lui enlève, dit-elle ; ma foi, Madame, je vous renonce si cela ne vous pique pas ; car enfin il est temps de convenir que Damis ne vous déplaît point, d'autant plus qu'il vous aime.

LUCILE. — Quand il vous plaira que je le haïsse, la recette est immanquable ; vous n'avez qu'à me dire que je l'aime. Mais il ne s'agit pas de cela ; je veux avoir raison de l'impertinent orgueil de ma sœur ; et je le puis, s'il est vrai que Damis m'aime, comme vous m'en êtes garante. Le succès de la commission que je vais vous donner roule tout entier sur cette vérité-là que vous me garantissez.

LISETTE. — Voyons.

LUCILE. — Je vous charge donc d'aller trouver Damis comme de vous-même, entendez-vous ? Car ce n'est pas moi qui vous y envoie, c'est vous qui y allez.

(1) Var. ms. : *Qu'est-ce que c'est que ce discours-là ? On sait que jusqu'ici.*

LISETTE. — Que lui dirai-je ?

LUCILE. — Est-ce que vous ne le devinez pas ? Apparemment que vous n'y allez pas pour lui dire que je le hais.

LISETTE. — Je lui ferai donc entendre que vous l'aimez ?

LUCILE. — Oui, Mademoiselle, oui, que je l'aime, puisque vous me forcez à prononcer moi-même un mot qui m'est désagréable, et dont je ne me sers ici que par raison. Au reste, je ne vous indique rien de ce qui peut appuyer cette fausse confidence : vous êtes fille d'esprit, vous pénétrez les mouvements des autres ; vous lisez dans les cœurs ; l'art de les persuader ne vous manquera pas, et je vous prie de m'épargner une instruction plus ample. Il y a certaine tournure, certaine industrie que vous pouvez employer : vous aurez remarqué mes discours, vous m'aurez vu inquiète, j'aurai soupiré si vous voulez ; je ne vous prescris rien ; le peu que je vous en dis me révolte, et je gâterais tout si je m'en mêlais. Ménagez-moi le plus qu'il sera possible; cependant persuadez Damis, dites-lui qu'il vienne, qu'il avoue hardiment qu'il m'aime ; que vous sentez que je le souhaite ; que les paroles qu'il m'a données ne sont rien, comme en effet ce ne sont que des bagatelles ; que je les traiterai de même, et le reste. Allez, hâtez-vous ; il n'y a point de temps à perdre. Mais que vois-je ? Le voici qui vient ; oubliez tout ce que je vous ai dit.

SCÈNE X

DAMIS, LUCILE, LISETTE

DAMIS, *à part les premiers mots.* — Puisse le ciel favoriser ma feinte ! Eprouvons encore si son cœur ne me regretterait pas. Enfin, Madame, il n'est plus question de notre mariage ; vous voilà libre, et, puisqu'il le faut, j'épouserai Phénice.

LISETTE, *à part.* — Que nous vient-il dire ?

DAMIS. — Quoique le bonheur de vous plaire ne m'ait pas été réservé, puis-je du moins, Madame, au défaut des sentiments dont je n'étais pas digne, me flatter d'obtenir ceux de l'amitié que je vous demande ?

LUCILE. — Ce soin-là ne doit point vous occuper aujourd'hui, Monsieur, et je ferais scrupule de vous retenir plus longtemps. Ah ! (*Elle veut se retirer.*)

DAMIS. — Quoi, Madame ! notre mariage vous déplaît-il ?

LUCILE. — J'ai trouvé que vous ne me conveniez point, et je vous avoue que, si l'on m'en croyait, vous ne conviendriez pas mieux à Phénice, et peut-être même pourrais-je en dire ma pensée. (*En s'en allant.*) L'ingrat !

SCÈNE XI

DAMIS, LISETTE.

DAMIS. — Ah ! Lisette, est-ce là cette personne qui avait tant de penchant pour moi ?

LISETTE. — Quoi ! Vous osez me parler encore ? Est-ce pour me demander mon amitié aussi, à moi ? Je vous la refuse. Adieu. (*A part.*) Je vais pourtant voir ce qu'on peut faire pour lui.

DAMIS. — Arrête ! je me meurs, et je ne sais plus ce que je deviendrai.

ACTE V

SCÈNE I

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN. — Je te dis qu'il est au désespoir, et qu'il aurait déjà disparu si je ne l'arrêtais pas.

LISETTE. — Qu'on est sot quand on aime !

FRONTIN. — C'est bien pis quand on épouse.

LISETTE. — Le plus court serait que ton maître allât se jeter aux pieds de ma maîtresse ; je suis persuadée que cela terminerait tout.

FRONTIN. — Il n'y a pas moyen ; il dit qu'il a suffisamment éprouvé le cœur de Lucile, et qu'il est si mal disposé pour lui, que peut-être publierait-elle l'aveu de son amour pour le perdre.

LISETTE. — Quelle imagination !

FRONTIN. — Que veux-tu ? Je l'ai tant éprouvé moi-même !

LISETTE. — Quoi qu'il en soit, qu'il se garde bien de s'en aller avant que de savoir à quoi s'en tenir ; car j'espère que la difficulté que nous avons fait naître, et la conduite que nous faisons tenir à Lucile, le tireront d'affaire ; je n'ai pas eu de peine à persuader à ma maîtresse que ce mariage-ci lui faisait une véritable injure, qu'elle avait droit de s'en plaindre, et Monsieur Orgon m'a paru aussi très embarrassé de ce que j'ai été lui dire de sa part ; mais toi, de ton côté, qu'as-tu dit au père de Damis ?

FRONTIN. — Je me suis surpassé, ma fille : je lui ai peint Lucile si ennemie de mon maître, remplissant la maison de tant de murmures, menaçant sa sœur d'une rupture si terrible si elle l'épouse ! J'ai peint Monsieur Orgon si consterné, Phénice si découragée, Damis si stupéfait !

LISETTE. — A cela qu'a-t-il répondu ?

FRONTIN. — Rien ; sinon qu'à mon récit il a soupiré, levé les épaules, et m'a quitté pour parler à Monsieur Orgon et pour consoler son fils.

LISETTE. — Voilà, ce me semble, tout ce qu'on peut faire en pareil cas pour ton maître ; mais, retire-toi ; voici Lucile qui me cherche apparemment.

FRONTIN. — Adieu, songe qu'il faut que je t'épouse, ou que la tête me tourne aussi.

LISETTE. — Va, va, ta tête a pris les devants ; ne crains plus rien pour elle.

SCÈNE II

LUCILE, LISETTE

LUCILE. — Eh bien ! Lisette, avez-vous vu mon père ?

LISETTE. — Oui, Madame, et, autant qu'il m'a paru, je l'ai laissé très-inquiet de vos dispositions ; pour de réponse, Monsieur Ergaste qui est venu le joindre ne lui a pas donné le temps de m'en faire, il m'a seulement dit qu'il vous parlerait.

LUCILE. — Fort bien : cependant les préparatifs du mariage se font toujours.

LISETTE. — Vous verrez ce qu'il vous dira.

LUCILE. — Je verrai ! La belle ressource ! Pouvez-vous être de ce sang-froid-là, dans les circonstances où je me trouve ?

LISETTE. — Moi ! de sang-froid, Madame ? Je suis peut-être plus fâchée que vous.

LUCILE. — Ecoutez, vous auriez raison de l'être : je vous dois l'injure que j'essuie, et j'ai fait une triste épreuve de l'imprudence de vos conseils ; vous n'êtes point méchante ; mais, croyez-moi, ne vous attachez jamais à personne ; car vous n'êtes bonne qu'à nuire.

LISETTE. — Comment donc ! Est-ce que vous croyez que je vous porte malheur ?

LUCILE. — Eh ! pourquoi non ? Est-ce que tout n'est pas plein de gens qui vous ressemblent ? Vous n'avez qu'à voir ce qui m'arrive avec vous.

LISETTE. — Mais vous n'y songez pas, Madame.

LUCILE. — Oh ! Lisette, vous en direz tout ce qu'il vous plaira ; mais voilà des fatalités qui me passent et qui ne m'appartiennent point du tout.

LISETTE. — Et de là vous concluez que c'est moi qui vous les procure ? Mais, Madame, ne soyez donc point injuste. N'est-ce pas vous qui avez renvoyé Damis ?

LUCILE. — Oui ; mais qui est-ce qui en est cause ? Qui est-ce qui m'a conseillé de ne me marier jamais ?

LISETTE. — L'envie de faire de vos yeux ce qu'il vous plairait, sans en rendre compte à personne.

LUCILE. — Les serments que j'ai faits, qui est-ce qui les a imaginés ?

LISETTE. — Que vous importent-ils ? Ils ne tombent que sur un homme que vous n'aimez point.

LUCILE. — Et pourquoi donc vous êtes-vous efforcée de me persuader que je l'aimais ? D'où vient (1) me l'avoir répété si souvent que j'en ai presque douté moi-même ?

LISETTE. — C'est que je me trompais.

LUCILE. — Vous vous trompiez ? Je l'aimais ce matin, je ne l'aime pas ce soir ; si je n'en ai point d'autre garant que vos connaissances, je n'ai qu'à m'y fier, me voilà bien instruite ; cependant, dans la confusion d'idées que tout cela me donne à moi, il arrive, en vérité, que je me perds de vue. Non, je ne suis pas sûre de mon état ; cela n'est-il pas désagréable ?

LISETTE. — Rassurez-vous, Madame ; encore une fois vous ne l'aimez point.

LUCILE. — Vous verrez qu'elle en saura plus que moi. Eh ! que sais-je si je ne l'aurais pas aimé, si vous m'aviez laissée telle que j'étais, si vos conseils, vos préjugés, vos fausses maximes ne m'avaient pas infecté l'esprit. Est-ce moi qui a décidé de mon sort ? Ce n'est ni ma raison ni mon cœur qui m'ont conduite, c'est vous ; aussi n'ai-je jamais pensé que des impertinences, et voilà ce que c'est : on croit se déterminer, on croit agir, on croit suivre ses sentiments, ses lumières, et point du tout, il se trouve qu'on n'a qu'un esprit d'emprunt et qu'on ne vit que de la folie de ceux qui s'emparent de votre confiance.

LISETTE. — Je ne sais où j'en suis !

LUCILE. — Dites-moi ce que c'était, à mon âge, que l'idée de rester fille ? Qui est-ce qui ne se marie pas ? Qui est-ce qui va s'entêter de la haine d'un état respectable, et que tout le monde prend ? La condition la plus naturelle d'une fille est d'être mariée ; la vie est pleine d'embarras ; un mari les partage ; c'est un véritable ami qu'on acquiert. Il n'y avait rien de mieux que Damis, c'est un honnête homme, j'entrevois qu'il m'aurait plu, cela allait tout de suite ; mais malheureusement (2) vous êtes au monde, le hasard vous place chez moi, et tout est renversé ; je résiste à mon père, je fais des serments, j'extravague, ma sœur en profite.

LISETTE. — Je vous disais tout à l'heure que vous n'aimiez pas Damis ; à présent je suis tentée de croire que vous l'aimez.

LUCILE. — Eh ! le moyen de s'en être empêchée avec vous ? Eh bien ! oui, je l'aime, Mademoiselle ; êtes-vous contente ? Oui, et je suis charmée de l'aimer pour vous mettre dans votre tort, et vous faire taire.

LISETTE. — Eh ! mort de me vie, que ne le disiez-vous plus tôt ? Vous nous auriez épargné bien de la peine à tous, et à Damis qui vous aime, et à Frontin et moi qui nous aimons aussi et qui nous désespérions ; mais laissez-moi faire, il n'y a encore rien de gâté.

LUCILE. — Oui, je l'aime, il n'est que trop vrai, et il ne me manquait plus que le malheur de n'avoir pu le cacher ; mais s'il vous échappe un mot, vous pouvez renoncer à moi pour la vie.

LISETTE. — Quoi ! Vous ne voulez pas ?...

LUCILE. — Non, je vous le défends.

LISETTE. — Mais, Madame, ce serait dommage ; il vous adore.

LUCILE. — Qu'il me le dise lui-même, et je le croirai ; quoi qu'il en soit, il m'a plu.

(1) *D'où vient* : Pourquoi.
(2) Var. ms. : *malheureusement pour moi.*

LUCETTE. — Il le mérite bien, Madame.

LUCILE. — Je n'en sais rien, Lisette, car, quand j'y songe, notre amour ne fait pas toujours l'éloge de la personne aimée ; il fait bien plus souvent la critique de la personne qui aime : je ne le sens que trop. Notre vanité et notre coquetterie, voilà les plus grandes sources de nos passions. Ce cabinet où j'étais cachée pendant que Damis te parlait, qu'on le retranche de mon aventure, peut-être que je n'aurais pas d'amour ; car pourquoi est-ce que j'aime ? Parce qu'on me défiait de plaire, et que j'ai voulu venger mon visage ; n'est-ce pas là une belle origine de tendresse ?

LISETTE. — Eh ! Madame, Damis n'a que faire de cette aventure-là pour être aimable : laissez-moi vous conduire.

LUCILE. — Vous savez ce que je vous ai défendu, Lisette.

LISETTE. — Je sors, car voilà votre père ; mais vous aurez beau dire, si Damis se voyait forcé d'épouser Phénice, ne vous attendez pas que je reste muette.

SCÈNE III

M. ORGON, LUCILE

M. ORGON. — Ma fille, que signifie donc ce que Lisette m'est venue dire de votre part ? Comment ! vous ne voulez pas voir le mariage de votre sœur ? Vous ne lui pardonnerez jamais ? Vous demandez à vous retirer ? Monsieur Ergaste, son fils, Phénice et moi, vous nous chagrinez tous : et de quoi s'agit-il ? De l'homme du monde qui vous est le plus indifférent !

LUCILE. — Très indifférent, je l'avoue ; mais la manière dont mon père me traite ne me l'est pas.

M. ORGON. — Eh ! que vous ai-je fait, ma fille ?

LUCILE. — Non, il est certain que je n'ai point de part aux bontés de votre cœur ; ma sœur en emporte toutes les tendresses.

M. ORGON. — De quoi pouvez-vous vous plaindre ?

LUCILE. — Ce n'est pas que je trouve mauvais que vous l'aimiez, assurément ; je sais bien qu'elle est aimable (1), et, si vous ne l'aimiez pas, j'en serais très-fâchée ; mais qu'on n'aime qu'elle, qu'on ne songe qu'à elle, qu'on la marie aux dépens du peu d'estime qu'on pouvait faire de mon esprit, de mon cœur, de mon caractère, je vous avoue, mon père, que cela est bien triste, et que c'est me faire payer bien chèrement son mariage.

M. ORGON. — Mais que veux-tu dire ? Tout ce que j'y vois, moi, c'est qu'elle est ta cadette, et qu'elle épouse un homme qui t'était destiné : mais ce n'est qu'à ton refus. Si tu avais voulu de Damis, il ne serait pas à elle, ainsi te voilà hors d'intérêt ; et, dans le fond, ton cœur t'a bien conduit : Damis et toi, vous n'étiez pas nés l'un pour l'autre. Il a plu sans peine à ta sœur ; nous voulions nous allier, Monsieur Ergaste et moi, et nous profitons de leur penchant mutuel : c'est te débarrasser d'un homme que tu n'aimes point, et tu dois en être charmée.

LUCILE. — Enfin, je n'ai rien à dire, et vous êtes le maître ; mais je devais l'épouser. Il n'était venu que pour moi, tout le monde en est informé ; je

(1) Var. ms. : *aimable, et cela est juste.*

ne l'épouse point, tout le monde en sera surpris. D'ailleurs, je pouvais quelque jour vouloir me marier moi-même, et me voilà forcée d'y renoncer.

M. ORGON. — D'y renoncer, dis-tu ? Qu'est-ce que cette idée-là ?

LUCILE. — Oui, me voilà condamnée à n'y plus penser ; on ne revient jamais de l'accident humiliant qui m'arrive aujourd'hui. J'ai été dédaignée, je le serai toujours, et une retraite éternelle est l'unique parti qui me reste à prendre.

M. ORGON. — Tu es folle ; on sait que tu as refusé Damis, encore une fois, il le publie lui-même, et tout le risque que tu cours dans cette affaire-ci, c'est de passer pour avoir le goût bizarre, voilà tout; ainsi, tranquillise-toi, et ne va pas toi-même, par un mécontentement mal entendu, te faire soupçonner des sentiments que tu n'as point : voici ta sœur qui vient nous joindre, et à qui j'avais donné ordre de te parler, et je te prie de la recevoir avec amitié.

SCÈNE IV

PHÉNICE, LUCILE, M. ORGON

M. ORGON. — Approchez, Phénice ; votre sœur vient de me dire les motifs de son dégoût pour votre mariage ; mais elle ne songe plus à cela, voilà qui est fini.

PHÉNICE. — Si ma sœur le regrette, et que Damis la préfère, il est encore à elle ; je le cède volontiers, et n'en murmurai point.

LUCILE. — Croyez-moi, ma sœur, un peu moins de confiance ; s'il vous entendait, j'aurais peur qu'il ne vous prît au mot.

PHÉNICE. — Oh ! non, je parle à coup sûr ; il n'y a rien à craindre, je lui ai répété plus de vingt fois ce que je vous dis là.

LUCILE. — Ah ! si vous n'avez rien risqué à lui tenir ce discours, vous m'en avez quelque obligation; mes manières n'ont pas nui à la constance qu'il a eue pour vous.

PHÉNICE. — Laissez-moi pourtant me flatter qu'il m'a choisie.

LUCILE. — Et moi je vous dis qu'il est mieux que vous ne vous en flattiez pas, Mademoiselle ; vous en serez plus attentive à lui plaire, et son amour aura besoin de ce secours-là.

M. ORGON. — Qu'est-ce que c'est donc que cet air de dispute que vous prenez entre vous deux ? Est-ce là comme vous répondez aux soins que je me donne pour vous voir unies ?

LUCILE. — Mais vous voyez bien qu'on le prend sur un ton qui n'est pas supportable.

PHÉNICE. — Eh ! que puis-je faire de plus que de renoncer à Damis, si votre cœur le souhaite ?

LUCILE. — On vous dit que si mon cœur le souhaitait, on n'aurait que faire de vous, et que la vanité de vos offres est bien inutile sur un objet qu'on vous ôterait avec un regard, si on en avait envie.

M. ORGON. — La jolie conversation ! Je vous croyais à toutes deux plus de respect pour moi.

PHÉNICE. — Je ne dirai plus mot ; je n'étais venue que dans le dessein d'embrasser ma sœur, et j'y suis encore prête, si ses sentiments me le permettent.

LUCILE. — Ah ! qu'à cela ne tienne.

(*Elles s'embrassent.*)

M. ORGON. — Eh bien ! voilà ce que je demandais ; allons, mes enfants, reconciliez-vous, et soyez bonnes amies : voici Damis qui vient fort à propos.

SCÈNE V

DAMIS, LUCILE, M. ORGON, PHÉNICE

DAMIS. — Je crois, Monsieur, que vous êtes bien persuadé du désir extrême que j'avais de voir terminer notre mariage ; mais vous savez l'obstacle qu'y a apporté Madame ; et plutôt que de jeter le trouble dans une famille...

M. ORGON. — Non, Damis, vous n'en jetterez aucun. Je vous annonce que nous sommes tous d'accord, que nous vous estimons tous, et que mes filles viennent de s'embrasser tout à l'heure.

PHÉNICE. — Et même de bon cœur, à ce que je pense.

LUCILE. — Oh ! le cœur n'a que faire ici ; rien ne l'intéresse.

M. ORGON. — Eh ! sans doute. Adieu ; je vais porter cette bonne nouvelle à Monsieur Ergaste, et dans un moment revenir avec lui pour conclure.

SCÈNE VI

DAMIS, LUCILE, PHÉNICE

PHÉNICE, *riant en le regardant.* — Ah ! ah ! ah !... Que vous me divertissiez tous deux ! Vous vous taisez ! Vous me regardez d'un œil noir... ah ! ah ! ah !...

LUCILE. — Où est donc le mot pour rire ?

PHÉNICE. — Oh ! il y est beaucoup pour moi, et il n'y est pas encore pour vous, j'en conviens ; mais cela va venir... Approchez, Damis.

DAMIS, *faisant mine de reculer.* — De quoi s'agit-il, Madame ?

PHÉNICE. — *De quoi s'agit-il, Madame ?* Est-ce que vous me fuyez ? Le joli prélude de tendresse ! N'est-ce pas là un homme bien disposé à m'épouser ? (*Elle va à lui.*) Approchez, vous dis-je, venez ici, et laissez-vous conduire ; allons, Monsieur, rendez hommage à votre vainqueur, et jetez-vous à ses genoux tout à l'heure... à ses genoux, vous dis-je : et vous, ma sœur, tenez-vous un peu fière ; ne lui tendez pas la main en signe de paix, mais ne la retirez pas non plus ; laissez-la aller, afin qu'il la prenne ; voilà mon projet rempli : adieu ; le reste vous regarde.

SCÈNE VII

DAMIS, LUCILE

LUCILE, *à Damis à genoux.* — Mais qu'est-ce que cela signifie, Damis ?

DAMIS. — Que je vous adore depuis le premier instant et que je n'osais vous le dire.

LUCILE. — Assurément, voilà qui est particulier ; mais levez-vous donc pour vous expliquer.

(*Damis se lève.*)

DAMIS. — Si vous saviez combien j'ai souffert du silence timide que j'ai gardé, Madame ! Non, je ne puis vous exprimer ce que devint mon cœur la première fois que je vous vis, ni tout le désespoir où je fus d'avoir parlé à Lisette comme j'avais fait.

LUCILE. — Je ne m'attendais pas à ce discours-là ; car vous me promîtes alors de rompre notre mariage.

DAMIS. — Madame, je ne vous promis rien ; souvenez-vous-en, je ne fis que céder à l'éloignement où je vous vis pour moi ; je ne me rendis qu'à vos dispositions, qu'au respect que j'avais pour elles, qu'à la peur de vous déplaire, et qu'à l'extrême surprise où j'étais.

LUCILE. — Je vous crois; mais j'admire la conjoncture où cela tombe ; car enfin, si j'avais su vos sentiments, que sais-je ? Ils auraient pu me déterminer ; mais à présent, comment voulez-vous qu'on fasse ? En vérité, cela est bien embarrassant.

DAMIS. — Ah ! Lucile, si mon cœur pouvait fléchir le vôtre !

LUCILE. — Vous verrez que notre histoire sera d'un ridicule qui me désole.

DAMIS. — Je ne serai jamais à Phénice, je ne puis être qu'à vous seule, et si je vous perds, toute ma ressource est de fuir, de ne me montrer de ma vie, et de mourir de douleur.

LUCILE. — Cette extrémité-là serait terrible ; mais dites-moi, ma sœur sait donc que vous m'aimez ?

DAMIS. — Il faut qu'on le lui ait dit, ou qu'elle l'ait soupçonné dans nos conversations, et qu'elle ait voulu m'encourager à vous le dire.

LUCILE. — Hum ! Si elle a soupçonné que vous m'aimiez, je suis sûre qu'elle se sera doutée que j'y suis sensible.

DAMIS, *en lui baisant la main.* — Ah ! Lucile, que viens-je d'entendre ? Dans quel ravissement me jetez-vous (1) ?

LUCILE. — Notre (2) aventure fera rire, mais notre amour m'en console ; je crois qu'on vient.

SCÈNE VIII

M. ORGON, M. ERGASTE, PHÉNICE
DAMIS, LISETTE, FRONTIN, LUCILE

M. ERGASTE. — Allons, mon fils, hâtez-vous de combler ma joie, et venez signer votre bonheur.

DAMIS. — Mon père, il n'est plus question de mariage avec Madame ; elle n'y a jamais pensé, et mon cœur n'appartient qu'à Lucile.

M. ORGON. — Qu'à Lucile ?

LISETTE. — Oui, Monsieur, à elle-même, qui ne le refusera pas ; mariez hardiment ; tantôt nous vous dirons le reste.

M. ORGON. — Êtes-vous d'accord de ce qu'on dit là, ma fille ?

LUCILE, *donnant la main à Damis.* — Ne me demandez point d'autre réponse, mon père.

FRONTIN. — Eh bien ! Lisette, qu'en sera-t-il ?

LISETTE, *lui donnant la main.* — Ne me demande point d'autre réponse.

---

(1) Var. ms. : *me jetez-vous ? Tous mes vœux sont comblés.*
(2) Var. ms. : *Peut-être que notre.*

LES SERMENTS INDISCRETS

ET LE PUBLIC

On a pu se demander pourquoi la Comédie-Française, dans l'œuvre si riche de Marivaux, avait porté son choix sur **Les Serments indiscrets**, lesquels, incontestablement, ne figurent pas parmi les grands succès de cet auteur.

La réponse en est simple. La pièce est peut-être celle que Marivaux a le plus travaillée et, sûrement, celle qui lui tenait le plus à cœur. C'est aussi la plus longue, puisqu'elle comprend cinq actes, que nous connaissions de lui.

Elle peut donc être considérée comme la pièce-type de Marivaux, celle où on le retrouve tout entier avec ses qualités éblouissantes... et même ses défauts. Celle dont il espérait la consécration due à son talent, celle dont il attendit le plus longtemps la réalisation.

Pourtant, jusqu'en 1956, **Les Serments indiscrets** ne connurent qu'un succès fort limité. La pièce, reçue à la Comédie-Française le 9 mars 1731, dut attendre le printemps de 1732 pour être jouée. Marivaux, habitué à plus d'empressement de la part des Comédiens-Italiens, était sur le point de la retirer quand il écrivit à l'acteur Quinault-Dufresne :

> *Enfin, Monsieur, la résolution de jouer* Les Serments indiscrets *est donc prise ; il y a deux ou trois jours que j'ai écrit à Mlle Quinault pour la prier qu'on me rendit cette pièce ; mais je n'ai reçu ni pièce ni réponse... Quoi qu'il en soit, il faut prendre son parti...*

●

La première représentation eut lieu le 8 juin 1732, un dimanche. Quoique ce jour fût peu favorable aux spectacles, il n'explique pas l'échec bruyant qu'elle rencontra. La recette atteignit 2.103 livres et tomba à 370 dès la deuxième représentation. Elle descendit encore jusqu'à 259 livres le 1er juillet et remonta doucement jusqu'à 578 livres pour la neuvième et dernière.

Il est indéniable que l'œuvre fut mal accueillie. Mlle de Bar, qui assistait à la première, en fit le récit suivant à Piron :

> *Je ne conçois pas les comédiens. Ils ont affiché aujourd'hui* Les Serments indiscrets. *Voilà ce qui ne s'est jamais vu. Une pièce qu'on siffle depuis le commencement du second acte jusqu'à la troisième scène du cinquième, une pièce où l'on fait détaler les acteurs à force de crier : « Annoncez ! » Croient-ils que le public s'en dédiera et qu'il le trouvera bonne ?*

●

Et Voltaire, malveillant comme toujours quand il s'agissait de Marivaux, écrivit à M. de Fourmont, avant même d'avoir vu la pièce :

> *Nous allons avoir cet été une comédie en prose du sieur de Marivaux, sous le titre* Les Serments indiscrets. *Vous croyez bien qu'il y aura beaucoup de métaphysique et peu de naturel ; et que les cafés applaudiront, pendant que les honnêtes gens n'entendront rien.*

●

Mais, en dépit de Voltaire, la postérité donna raison à Marivaux.

Au reste Marivaux ne se laissa pas décourager par les critiques, ni la cabale (à laquelle il ne voulait pas croire) et tint à se justifier lui-même, comme dans l'Avertissement qui précède l'édition des **Serments indiscrets** et dans lequel il répond ainsi à ceux qui, à l'instar de Voltaire, l'accusaient de manquer de naturel :

> *On est accoutumé au style des auteurs, car ils en ont un qui leur est particulier : on n'écrit presque jamais comme on parle ; la composition donne un autre tour à l'esprit ; c'est partout un goût d'idées pensées et réfléchies dont on ne sent point l'uniformité, parce qu'on l'a reçu et qu'on y est fait : mais si par hasard vous quittez ce style, et que vous portiez le langage des hommes dans un ouvrage, et surtout dans une comédie, il est sûr que vous serez d'abord remarqué ; et, si vous plaisez, vous plaisez beaucoup, d'autant plus que vous paraissez nouveau : mais revenez-y souvent, ce langage des hommes ne vous réussira plus, car on ne l'a pas remarqué comme tel, mais simplement comme le vôtre, et on croira que vous vous répétez.*
>
> *Je ne dis pas que ceci me soit arrivé : il est vrai que j'ai tâché de saisir le langage des conversations, et la tournure des idées familières et variées qui y viennent, mais je ne me flatte pas d'y être parvenu ; j'ajouterai seulement, là-dessus, qu'entre gens d'esprit les conversations dans le monde sont plus vives qu'on ne pense, et que tout ce qu'un auteur pourrait faire pour les imiter n'approchera jamais du feu et de la naïveté fine et subite qu'ils y mettent.*
>
> *Au reste, la représentation de cette pièce-ci n'a pas été achevée : elle demande de l'attention ; il y avait beaucoup de monde, et bien des gens ont prétendu qu'il y avait une cabale pour la faire tomber ; mais je n'en crois rien : elle est d'un genre dont la simplicité aurait pu toute seule lui tenir lieu de cabale, surtout dans le tumulte d'une première représentation ; et d'ailleurs, je ne supposerai jamais qu'il y ait des hommes capables de n'aller à un spectacle que pour y livrer une honteuse guerre à un ouvrage fait pour les amuser. Non, c'est la pièce même qui ne plut pas ce jour-là. Presque aucune des miennes n'a bien pris d'abord ; leur succès n'est venu que dans la suite, et je l'aime bien autant venu de cette manière-là. Que sait-on ? Peut-être en arrivera-t-il de celle-ci comme des autres : déjà elle a fait plaisir à la seconde représentation, on l'a applaudie à la troisième, ensuite on lui a donné des éloges ; et on m'a dit qu'elle avait toujours continué d'être bien reçue...*

●

Et bien reçue, elle l'est, désormais, chaque soir que la Comédie-Française affiche **les Serments indiscrets.** Le public parisien de 1956 ne s'y est pas trompé et il convient de féliciter les Comédiens-Français d'aujourd'hui d'avoir non seulement révélé une œuvre de Marivaux injustement méconnue, mais encore de l'avoir montée avec un soin digne de l'auteur et de ses interprètes.

Et pour que les mérites de chacun soient également reconnus, nous terminerons en reproduisant le jugement de notre collaborateur André Camp, à leur sujet :

> *Jean Piat, pour sa première mise en scène importante dans la Maison de Molière, a cherché à débrouiller le plus possible l'écheveau d'une action basée uniquement sur les hésitations et les revirements intimes des deux protagonistes. Il y est presque parvenu entièrement. Il faut ajouter qu'il y a été efficacement aidé par des acteurs pour lesquels le marivaudage semble une seconde nature. Claude Winter, particulièrement, a été adorable dans le rôle délicat de Lucile, et Georges Descrières a été un Damis parfait. L'un comme l'autre justifiaient tous les parjures. Surtout lorsqu'il s'agit des serments les plus indiscrets. Jean Piat et Micheline Boudet, enfin, ont été les deux valets, subtils et délurés, reflets savoureux de leurs maîtres.*

Marivaux ne pouvait être mieux réhabilité.

* * *

COMÉDIE-FRANÇAISE

SALLE RICHELIEU

Comédie en un acte
de Henry BECQUE

Décors et costumes
de Mme Suzanne LALIQUE

LA NAVETTE

DISTRIBUTION
PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE

ARTHUR	Jacques CHARON
ALFRED	Jacques EYSER
ARMAND	Jean-Paul ROUSSILLON
ANTONIA	Mony DALMÈS
ADÈLE	Denise GENCE

•

« La Navette », créée le 15 novembre 1878 au Théâtre du Gymnase, est entrée au répertoire de la Comédie-Française le 30 mai 1932

Complétant le spectacle, après « **Les Serments indiscrets** », « **La Navette** » a été reprise le 18 avril 1956

•

HENRY BECQUE
(1837-1899)

Henry Becque est né à Paris, le 9 avril 1837. Il débuta par un opéra en 3 actes, imité de lord Byron, *Sardanapale,* représenté au Théâtre Lyrique le 8 février 1867. L'année suivante, il fit jouer au Vaudeville une comédie en 4 actes, *l'Enfant prodigue,* et en juin 1870, au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, un drame en 5 actes, *Michel Pauper,* qui passa inaperçu du fait des événements. Ce drame à tendance sociale, repris en 1886 à l'Odéon, n'y obtint qu'un demi-succès. Après *Michel Pauper,* l'auteur avait fait représenter : en 1878, *la Navette,* et en 1866 à la Comédie-Française *Les Honnêtes Femmes.* Mais les deux pièces d'Henry Becque qui imposèrent son œuvre à l'attention de la critique et du public furent : *Les Corbeaux,* créés le 14 septembre 1882 à la Comédie-Française grâce à la perspicacité de l'Administrateur d'alors, Perrin, et *la Parisienne,* créée en 1885, à la Renaissance. Elles représentent à la fois le premier essai et le témoignage le plus durable du théâtre naturiste. Becque avait eu dans cette voie deux prédécesseurs, Augier et Dumas. Mais, comme l'a remarqué Jules Lemaître, « dans Augier et dans Dumas il traînait encore du Scribe. Il y avait dans leur théâtre des habiletés scéniques, des morceaux de bravoure, des couplets où se retrouvent la mode très artificielle du Second Empire. » Henry Becque restaura la grande comédie de mœurs et de caractères dont le fil semblait perdu depuis que Lesage et Beaumarchais l'avaient un moment renoué à la tradition moliéresque.

Créée en 1878 au Gymnase, *la Navette* fut reprise successivement à la Renaissance en 1886, aux Capucines en 1898, au Vieux-Colombier en 1914 ; elle est entrée au répertoire de la Comédie-Française le 30 mai 1932 dans une mise en scène d'Emile Fabre. Elle fut reprise le 8 octobre 1947 dans une mise en scène de Pierre Dux.

LA NAVETTE

*

Le théâtre représente un salon élégant. Au fond, porte à deux battants ; deux autres portes, à un seul battant, l'une à gauche, au premier plan, l'autre à droite, au second plan. A droite, au premier plan, en scène, un canapé. En scène, également, à gauche, même plan, une table et ce qu'il faut pour écrire. Meubles divers.

La scène se passe à Paris, de nos jours.

SCÈNE I

ANTONIA, ALFRED

Ils sont assis à une table de jeu qui occupe le milieu de la scène.

ANTONIA. — Quarante de bésigue. Vous entendez. Je marque quarante de bésigue. Prenez une carte. Prenez donc une carte. Jouez, n'est-ce pas, ou allez-vous-en !

ALFRED, *jetant ses cartes.* — Vous avez raison, Antonia, je m'en vais. (*Il se lève et va prendre sa canne et son chapeau ; revenant près d'Antonia qui s'est levée à son tour.*) Antonia ?

ANTONIA, *passant devant lui et se dirigeant vers la porte de gauche.* — Au revoir, mon ami.

ALFRED. — Où allez-vous ?

ANTONIA. — Vous le voyez, je passe dans ma chambre à coucher.

ALFRED. — Attendez, que diable, je vais partir.

ANTONIA, *s'arrêtant.* — Partez.

ALFRED, *après un mouvement de mauvaise humeur, dépose sa canne et son chapeau sur la table de jeu et se rapproche d'Antonia.* — Je ne vous comprends pas, ma chère Antonia. J'arrive, vous me faites une scène ; la scène m'impatiente, vous me mettez au bésigue ; le bésigue m'ennuie, vous me renvoyez.

ANTONIA. — C'est votre faute. Pourquoi êtes-vous venu si tard, quand je ne vous attendais plus ?

ALFRED. — Il me semble, ma chère Antonia, que j'ai bien le droit de venir ici à l'heure qui me plaît.

ANTONIA. — Le droit ! Le droit ! Vous ne parlez jamais que de votre droit ! Je ne me suis pas engagée avec vous à ne voir personne et à n'aller nulle part.

ALFRED. — Voyez comme vous êtes. Vous me priez de passer chez votre couturière, je suis bon enfant, j'y passe, je vous rapporte sa facture acquittée ; à peine m'avez-vous remercié du bout des lèvres.

ANTONIA. — Je m'en moque bien, d'une note de plus ou de moins.

ALFRED. — Remarquez que cette galanterie de ma part a été toute volontaire ; je n'y étais pas tenu par nos petits arrangements.

ANTONIA. — Nos petits arrangements ! Vous m'en parlez assez, de nos petits arrangements, pour que je ne les oublie pas ! Je me révolte à la fin. Monsieur se lève tard ! Monsieur déjeune avec ses amis ! Il va à la Bourse, à son Cercle, à l'Hôtel des Ventes, il va partout, Monsieur, pendant que moi, sa maîtresse, je suis là, à faire des patiences en l'attendant. Vous êtes-vous occupé au moins de mon affaire ?

ALFRED. — Quelle affaire ?

ANTONIA. — Ne deviez-vous pas consulter une compagnie d'assurances... pour ce méchant viager que vous me promettez depuis si longtemps ?

ALFRED. — J'ai été chez votre couturière...

ANTONIA. — Ce n'est pas assez. Il fallait aller aux assurances... Partez-vous ?

ALFRED. — Je partirai quand je voudrai.

ANTONIA. — Restez alors. (*Elle le quitte et entre à gauche.*)

SCÈNE II

ALFRED

ALFRED. — J'ai fait une bêtise !... J'ai fait une grande bêtise ! Autrefois mes relations avec Antonia étaient charmantes... Antonia avait un protecteur qui nous gênait bien un peu, mais cependant c'étaient des relations charmantes... J'ai voulu être le protecteur à mon tour... Pourquoi ?... Eh ! pourquoi ?

Il y avait là une question de dignité qui se comprend. On se fatigue à la longue de ces ménages à trois, qui exigeraient de la part de la femme des précautions infinies, une délicatesse excessive... qu'elle n'a pas toujours. Ensuite, je désirais, par amitié pour Antonia, lui créer une situation exceptionnelle... entre la bonne et la mauvaise société..., plus près de la bonne, autant que possible. Ainsi, Antonia et sa mère ne se voyaient plus depuis longtemps, ma première pensée a été de les reconcilier. Antonia et sa mère ne peuvent pas rester cinq minutes ensemble sans se prendre aux cheveux, mais c'est une compagnie pour cette enfant. Je rends justice à Antonia. Elle apprécie sérieusement le côté honorable de ma conduite avec elle ; mais les sacrifices pécuniaires que je m'impose ne lui suffisent pas. Elle est exigeante. Un jour ceci, un autre cela. Elle ne m'exploite pas, non, la pauvre enfant est incapable de m'exploiter. Elle me... elle me carotte, voilà le mot, elle me carotte. Eh bien ! je n'aime pas ça, c'est embêtant. Je sais bien qu'elle a raison après tout. Elle avait une position qu'elle a abandonnée pour moi. Elle est jeune, jolie, fidèle ; oh ! fidèle, elle l'est bien certainement. Elle me disait encore hier, en me rappelant le temps où je n'étais pas seul : « Pour rien au monde, pour rien au monde, je ne recommencerais une existence pareille. »

(*Antonia rentre ; Arthur paraît derrière elle, en lui tenant la taille ; elle referme la porte sur lui.*)

SCÈNE III

ALFRED, ANTONIA

ANTONIA. — Comment ! Je vous quitte, vous voyez que j'ai assez de vous aujourd'hui, et je vous retrouve !

ALFRED. — Vous ne pensiez pas que je partirais sans vous dire adieu. Expliquez-moi, Antonia, cette persistance que vous mettez à me renvoyer et dont je ne suis pas dupe. Vous allez sortir ?

ANTONIA. — Je ne sors pas.

ALFRED. — Vous attendez quelqu'un alors ?

ANTONIA. — Je n'attends personne. Il ne vous manque plus que de me soupçonner et de me faire une scène de jalousie. Prenez votre chapeau, mon ami, donnez-moi la main et allez-vous-en, nous nous dirions encore des choses désagréables, c'est inutile.

ALFRED, *obéissant machinalement.* — Quand vous verrai-je ?

ANTONIA. — Quand vous voudrez. (*Il gagne la porte du fond, Antonia remonte avec lui ; il hésite encore un instant et sort.*) Enfin ! Le voilà parti ! (*Descendant la scène.*) J'ai été folle de ce garçon-là et maintenant je ne peux plus le voir en face. Comme les hommes changent ! (*Allant à la porte de gauche et l'ouvrant.*) Arthur ! Arthur !

SCÈNE IV

ANTONIA, ARTHUR

ARTHUR, *à part, après plusieurs signes de fatigue et de mécontentement.* — Cette situation ne peut pas durer plus longtemps.

ANTONIA. — Sois gentil, mon Arthur, range cette table, serre ces cartes, que je ne les voie plus ! Allons !

ARTHUR, *obéissant machinalement, à part.* — Je fais le ménage... le ménage de l'autre. (*Il ferme la table de jeu et la remet à sa place, près de la porte du fond, à droite.*)

ANTONIA. — Viens près de moi maintenant. A quoi penses-tu là ?

ARTHUR. — Je pense à nous... à nous trois.

ANTONIA. — Le sujet n'est pas plaisant, mon ami.

ARTHUR. — Je trouve aussi qu'il n'est pas plaisant. Si c'est ce que tu appelles passer la journée ensemble, moi là, toi ici... avec l'autre.

ANTONIA. — L'autre ! l'autre ! Plains-toi, je te le conseille.

ARTHUR. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

ANTONIA. — Rien. Je me comprends. Approchez, vilaine bête, vous ne méritez pas toute la peine qu'on prend pour vous. Quelle figure faites-vous à votre amie ? Une risette... tout de suite... mieux que cela... A la bonne heure !

ARTHUR. — Tu m'aimes, Antonia ?

ANTONIA. — Oui, je t'aime. Si je ne t'aimais pas, pourquoi te garderais-je ? Ce n'est pas pour ce que tu me donnes, n'est-ce pas ?

ARTHUR. — J'attendais ce reproche.

ANTONIA. — Je ne te fais pas de reproche, mon ami ; tu n'as pas le sou, ce n'est pas ta faute.

ARTHUR. — Je n'ai pas le sou.

ANTONIA. — On sait bien que les jeunes gens ne roulent pas sur l'or ; mais j'en ai vu bien peu d'aussi panés que toi.

ARTHUR. — Pané ! Je suis pané ! (*A part.*) Cette situation ne peut pas durer plus longtemps. Antonia ?

ANTONIA. — Mon ami ?

ARTHUR. — Qui sait, Antonia, je pourrais me réveiller demain avec de la fortune.

ANTONIA. — Je ne dis pas non. Il faut si peu de chose, aujourd'hui, pour faire fortune ; un coup de chien sur le Mobilier espagnol.

ARTHUR. — Une succession suffirait.

ANTONIA. — Oh ! les successions, on les attend toujours bien longtemps.

ARTHUR. — Elles viennent cependant... tard, beaucoup trop tard..., mais elles viennent. Que penserais-tu d'une succession qui m'arriverait subitement, et où il y aurait pour deux personnes ? Que ferions-nous ?

ANTONIA. — Ça dépendrait de toi.

ARTHUR. — De moi seulement ?

ANTONIA. — Qu'est-ce que tu me demandes ? Qu'est-ce que tu veux savoir ? Oui, enfant, oui, si tu pouvais me donner tout ce qu'il me faut, je te sacrifierais bien vite ma position.

ARTHUR. — Est-ce bien vrai ? Me sacrifierais-tu ta position ?

ANTONIA. — A la minute.

ARTHUR. — Ça se dit.

ANTONIA. — Ça se fait aussi. Je ne rognonne pas,

moi, Arthur, mais je ne suis pas toujours à la noce. Je voudrais bien vivre librement, à ton bras, toutes voiles dehors, sans cette tyrannie perpétuelle de l'autre, comme tu dis, qui est dans son droit après tout, et que je ne peux pas m'empêcher de plaindre ni d'estimer. Cent fois, mon ami, j'ai été au moment de le renvoyer. Je ne le fais pas, c'est pour toi, uniquement pour toi. Je me dis : Arthur n'est pas riche, mais il a besoin d'un peu de richesse autour de lui : il aime mon luxe, il profite de mon confortable. Tu ne me comprends peut-être pas, Arthur, il n'y a que les femmes pour avoir de ces délicatesses-là.

ARTHUR, *à part.* — Cette situation ne peut pas durer plus longtemps.

ANTONIA. — Nous parlons là, mon ami, pour ne rien dire.

ARTHUR. — Je m'aperçois, Antonia, que tu n'es pas heureuse, tu ne peux pas être heureuse et, de mon côté, crois-le bien, je souffre beaucoup aussi.

ANTONIA. — Bah !

ARTHUR. — Il faut que je ferme les yeux sur bien des choses...

ANTONIA. — Lesquelles ?

ARTHUR. — Comment, lesquelles ? Mais, Antonia, quand on aime une femme, il n'est pas très agréable... ça d'abord n'est pas très agréable. Je ne me réjouis pas non plus de me tenir là, dans cette chambre.

ANTONIA. — Qu'est-ce que c'est que deux ou trois heures que tu emploierais peut-être beaucoup plus mal ?

ARTHUR. — Il ne s'agit pas du temps ; il s'agit de ma dignité, si tu veux le savoir.

ANTONIA. — Ta dignité, mon ami, est-ce qu'elle te préoccupe beaucoup ?

ARTHUR. — Prenez garde, Antonia, prenez garde. Il y a comme un parti pris de votre part de traiter ma dignité fort légèrement. Vous m'aimez, oui, vous me le dites et je vous crois, mais vous ne me considérez pas assez.

ANTONIA. — Gros bébête !

ARTHUR. — Non, vous ne me considérez pas assez ! Celui que vous considérez, ce n'est pas moi, c'est l'autre.

ANTONIA. — Eh bien ! mon ami, il faut bien qu'il ait quelque chose pour lui.

ARTHUR, *brusquement.* — Adieu, Antonia.

ANTONIA, *surprise.* — Adieu ?

ARTHUR. — Cette situation ne peut pas durer plus longtemps.

ANTONIA. — Pourquoi ?

ARTHUR. — D'abord elle te révolte.

ANTONIA. — Je n'ai pas dit çela.

ARTHUR. — Ensuite elle m'humilie.

ANTONIA. — C'est bien tard.

ARTHUR. — Il faut maintenant que je sois seul ou que je ne sois plus.

ANTONIA. — Est-ce un sacrifice que tu me demandes ?

ARTHUR. — Oui et non. Adieu, Antonia.

ANTONIA. — C'est bien. Comme tu voudras. Adieu, mon ami.

ARTHUR. — Adieu, Antonia. Il faut que je sois seul ou que je ne sois plus. (*Il sort vivement.*)

SCÈNE V

ANTONIA, *puis* ADELE

ANTONIA. — Il part ! Il me quitte ! Sans préparations, sans motifs, sans regrets ! Quand j'étais si heureuse avec lui et que je ne l'ai jamais plus aimé ! A quel propos ? Cette situation ne date pas d'hier, nous en avons ri ensemble plus d'une fois. Il avait quelque chose, bien certainement, qu'il ne m'a pas dit. Ah ! Arthur ! Arthur ! On ne conduit pas ainsi avec une femme. Si elle fait mal, on la reprend ; si elle recommence, on la frappe ; mais on ne l'abandonne pas. Un garçon si bien, si aimable, plein d'esprit, plein d'esprit ! Je ne m'ennuyais pas une minute avec ce monstre-là !

ADÈLE, *entrant par la porte de droite.* — Voici deux lettres pour Madame ; une que j'ai peut-être eu tort de prendre, et l'autre qu'un commissionnaire vient d'apporter.

ANTONIA. — Mets ces lettres dans ta poche, je les lirai la semaine prochaine.

ADÈLE. — Le commissionnaire est là, Madame ; il attend une réponse. Il m'a dit de la part de monsieur Delaunay.

ANTONIA, *surprise.* — D'Arthur ! (*Elle prend la lettre, l'ouvre et lit.*) « Chère Antonia, mon oncle est mort, je ne veux pas tarder plus longtemps à t'apprendre cette heureuse nouvelle. Sa succession, dont il ne faut pas t'exagérer l'importance, me permet de devenir sérieux avec une femme. Si tu m'aimes comme je t'aime, il sera bien facile de nous entendre. Ce que l'autre faisait, je le ferai, ni plus ni moins. J'attends. » Cher Arthur ! Adèle, dis au commissionnaire qu'il embrasse ce monsieur pour moi ! Qu'il vienne ! Qu'il vienne immédiatement !

ADÈLE. — Bien, Madame. (*A part.*) Je vais toujours mettre la lettre du petit sur cette table. Madame l'ouvrira en la voyant. (*Elle sort.*)

ANTONIA. — Quelle surprise ! Je disais bien aussi qu'il avait quelque chose. Il était sérieux et embarrassé. Embarrassé, pourquoi ? Qu'est-ce qui l'empêchait de parler plutôt que d'écrire ? On ne blesse jamais une femme en lui proposant... Elle est bête, sa lettre, mais je lui pardonne. Il ne sait pas. Il n'a pas l'habitude. (*Allant à la table de gauche.*) Vite ! vite ! Le congé maintenant ! Je veux qu'Arthur, quand il va venir, me trouve déjà dégagée. Un congé de la bonne encre ! Pas de phrases ? Quelques épithètes seulement, il comprendra. (*Ecrivant.*) « Imbécile ! Butor ! Dépensier pour lui et avare pour les autres ! Moraliste de carton ! Cornard ! » (*S'arrêtant.*) Faut-il le mettre ? Tant pis, je le mets : « Cornard ! » C'est assez. Il ne mérite pas que je lui en écrive davantage. L'enveloppe maintenant. (*Apercevant la lettre laissée par Adèle.*) Une lettre, je la lirai tout à l'heure. (*Ecrivant l'adresse.*) « Monsieur Alfred Letourneur. Personnelle et urgente. » C'est fait. (*Prenant la lettre laissée par Adèle.*) Qu'est-ce qu'elle dit, celle-là ? Tiens, des vers !

Le mari qui surveille
Et l'amant qui se plaint ;
Le galant de la veille,
Celui du lendemain,

Dans leur mensonge infâme,
Ne trouvent qu'un seul mot
A crier à la femme :
Sois fidèle, il le faut.

Mais rien ne vaut sur terre
Fantaisie éphémère
Et caprice d'un jour.

Entends la voix, ma belle,
Qui te dit : sois fidèle,
Sois fidèle à l'amour.

Ils sont jolis, ces vers, très jolis ! Ils se comprennent ! L'auteur s'appelle ? Armand fé... fé... Félix ; non, pas Félix.... Armand fecit... Fecit, c'est son nom de famille.

ADÈLE. — Monsieur Arthur, Madame.

ANTONIA. — Qu'il entre ! (*Prenant la lettre qu'elle a écrite.*) Adèle. porte cette lettre et qu'on ne nous dérange plus.

SCÈNE VI

ANTONIA, ARTHUR, *puis* ADELE

ANTONIA. — Cher Arthur !

ARTHUR. — Chère Antonia !

ANTONIA. — Comme tu me tiens !

ARTHUR. — Comme tu me mènes ! Ma proposition te satisfait ?

ANTONIA. — Elle m'enchante.

ARTHUR. — Que tu es bonne de l'accepter !

ANTONIA. — Que tu es généreux de me l'offrir !

ARTHUR. — Ne me remercie pas, Antonia. Aimons-nous, avec dignité, avec loyauté, avec sérénité, je ne regretterai pas mon argent.

ANTONIA. — Ton argent, mon ami, celui de ton oncle. Si tu veux, notre première sortie sera pour ton oncle. Nous allons aller au cimetière, à pied, bras dessus bras dessous, comme deux nouveaux mariés, et nous déposerons sur sa tombe une couronne, avec cette inscription... (*S'interrompant.*) Comment s'appelait-il, ton oncle ?

ARTHUR. — Robinet.

ANTONIA. — Avec cette inscription : « A Robinet, son neveu et sa nièce ! » Nous mettrons : et sa nièce, je t'en prie.

ARTHUR. — Soit ! Nous mettrons : et sa nièce. Ainsi, Antonia, tu ne regrettes pas ce que tu perds ?

ANTONIA. — Je ne vois que ce que je retrouve.

ARTHUR. — Ton parti est pris ?

ANTONIA. — Mieux que cela. La chose est faite.

ARTHUR. — Je suis ici chez moi ?

ANTONIA. — Oui, mon ami, tu es ici chez toi.

ARTHUR, *lui prenant la main et la conduisant au fauteuil.* — Antonia, viens un peu, assieds-toi et causons. Causons comme deux amis, unis par leur affection avant tout, et sans que celui qui reçoit, mon Dieu, soit l'esclave de celui qui donne. Cependant tu dois comprendre, ma chère Antonia, qu'en me créant des engagements assez onéreux, j'ai entendu aussi me créer quelques droits.

ANTONIA, *en appuyant sur le mot.* — Naturellement !

ARTHUR. — Pourquoi me regardes-tu ?

ANTONIA. — Est-ce que je ne peux plus te regarder maintenant ?

ARTHUR. — Si je te parle des sacrifices pécuniaires auxquels je me suis décidé, ce n'est pas que je le regrette.

ANTONIA. — Il serait bien tôt, mon ami.

ARTHUR. — Ne m'interromps pas. Je compte seulement qu'ils me réussiront mieux qu'à ce pauvre garçon auquel je me substitue. Tu te conduisais avec lui... indignement, il n'y a pas d'autres mots. J'ai trouvé ça très drôle, je le reconnais, mais aujourd'hui où je prends sa place, si un autre devait prendre la mienne, ah ! je ne trouverais plus ça drôle du tout.

ANTONIA. — Lève-toi. Tourne un peu. Tourne donc. Qu'est-ce que c'est que cette toilette ?

ARTHUR. — Elle est bien, n'est-ce pas ? Distinguée et sérieuse. Elle m'avantage ?

ANTONIA. — Elle t'engraisse. Tu n'es pas aussi gros que ça d'habitude.

ARTHUR. — M'écoutes-tu ?

ANTONIA. — Je t'écoute.

ARTHUR, *après s'être rassis.* — Dans notre nouvelle existence... je tiens à établir une démarcation complète entre celle qui commence et celle qui finit... dans notre nouvelle existence...

ANTONIA. — Approche. Baisse la tête. Un cheveu blanc. (*Elle l'arrache.*)

ARTHUR. — Dans notre nouvelle existence...

ANTONIA. — Déjà des cheveux blancs, comme tu dégringoles !

ARTHUR. — Dans notre nouvelle existence...

ANTONIA. — Sais-tu que cette succession ne vient pas mal, s'il te pousse déjà des cheveux blancs.

ARTHUR, *impatienté, se croisant les bras.* — Antonia !

ANTONIA. — Je t'écoute, mon ami, je t'écoute.

ARTHUR. — Dans notre nouvelle existence, je serai très difficile, je t'en préviens, pour tes relations, pour tes plaisirs, et même pour tes lectures. Ainsi, quand l'*Assommoir* a paru, je te l'ai apporté, je ne te le permettrais pas aujourd'hui. Nous n'irons plus aux Variétés voir Judic quatre et cinq fois dans la même pièce. Non. Quand je te conduirai quelque part, je te conduirai au Français ou à l'Opéra-Comique.

ANTONIA, *bâillant.* — Ça me va, ça me va très bien. Mais toi, mon ami, seras-tu assez fort pour t'intéresser à des choses supérieures ?

ARTHUR. — Qu'est-ce que tu dis ?

ANTONIA. — Je dis : seras-tu assez fort ? Tu es gai, tu aimes à rire, tu comprends très bien une pièce du Palais-Royal, mais les choses supérieures !

ARTHUR. — Je continue, n'est-ce pas ?

ANTONIA. — Continue. Il me semble que tu ne seras pas assez fort.

ARTHUR. — Je désire que tu me remettes une liste de toutes tes amies où se trouvera inscrit leur nom d'abord, leur domicile..., leur profession quand

elles en auront une. Sans profession, je comprendrai ce que ça veut dire. Tes amies, Antonia, celles que je connais, sont de jolies filles certainement, mais un peu toc.

ANTONIA. — Que veux-tu ? Je ne peux pourtant pas frayer avec des marquises. Présente-moi dans ta famille, alors !

ARTHUR. — N'exagérons rien. Je suis bien sûr qu'en vivant tranquillement, tu pourras trouver quelques bonnes relations ; voir des femmes convenables..., des femmes séparées de leurs maris, par exemple... Il y en a.

ANTONIA. — Oui, il y en a quelques-unes.

ARTHUR. — Il y en a beaucoup... beaucoup. (*Avec componction.*) Je vais toucher maintenant un point plus délicat que les autres... Et ta mère ?

ANTONIA. — Eh bien ! quoi ? Ma mère !

ARTHUR. — Vous ne vous voyez toujours pas ?

ANTONIA. — Non, mon ami, non, ça arrange mieux l'une et l'autre.

ARTHUR. — Je te prie, Antonia, pas plus tard que demain, de faire une visite à la vieille Mme Crochard et de te réconcilier avec elle. Il n'y a pas de meilleure société pour une femme que celle de sa mère.

ANTONIA, *bâillant.* — Est-ce tout ?

ARTHUR. — Oui, c'est tout, pour le moment du moins. Quand il me viendra d'autres choses, je te les dirai. (*Elle va pour se lever, il la retient.*) Est-ce que je me suis bien fait comprendre, Antonia ? En deux mots, qu'est-ce que j'ai voulu ? J'ai voulu d'abord donner à notre liaison un caractère honorable qui lui avait manqué jusqu'ici. J'ai voulu ensuite apporter dans ton existence quelques notions d'ordre, de délicatesse et de moralité.

ANTONIA, *se levant.* — Ah ! il est raseur. C'est un raseur ! (*Allant s'asseoir près de la table.*) Dites-moi, mon ami, vous m'aviez parlé quelquefois de vos parents, mais jamais de cet oncle à héritage ; voilà longtemps que vous l'avez perdu ?

ARTHUR, *embarrassé.* — Longtemps, non. Depuis cinq, six mois.

ANTONIA. — Ah ! depuis cinq, six mois. Je me souviens en effet d'un deuil que vous avez porté bien légèrement. C'était le sien ?

ARTHUR. — C'était le sien.

ANTONIA. — Pourquoi ne m'avez-vous pas dit la vérité, alors ?

ARTHUR. — Veux-tu que je la dise aujourd'hui ? Je prévoyais bien ce qui arrive et que nous nous mettrions ensemble, mais je n'étais pas encore décidé. J'avais peur de m'emballer, là.

ANTONIA, *à part.* — Emballer.

ARTHUR. — Je suis sincère, tu vois.

ANTONIA. — Très sincère ! Emballer ! Qu'est-ce qu'il vous a laissé, votre oncle ?

ARTHUR, *embarrassé.* — Qu'est-ce qu'il m'a laissé, mon oncle ?

ANTONIA. — Oui, votre oncle... Robinet, qu'est-ce qu'il vous a laissé ?

ARTHUR. — Eh ! eh ! Cent cinquante mille francs.

ANTONIA. — Mettons deux cent mille, n'est-ce pas ?

ARTHUR. — Oui, ça se montera peut-être à deux cent mille francs.

ANTONIA. — Deux cent mille francs ! C'est gentil ! C'est une somme !

ARTHUR. — C'est une somme. C'est une somme, si on l'économise, autrement on en verrait bientôt la fin.

ANTONIA. — Sonnez Adèle, qu'elle m'apporte mes effets.

ARTHUR. — Vous sortez ?

ANTONIA. — Nous sortons. Nous allons là-bas. C'est bien le moins que vous dépensiez quelques centaines de francs de fleurs et de couronnes pour un homme qui vous a laissé une fortune. (*Elle se lève.*)

ARTHUR. — Quelques centaines de francs, comme elle va !

ANTONIA. — En revenant du cimetière, nous passerons chez ma modiste ! j'ai un petit compte à régler.

ARTHUR. — Ah ! non, Antonia, non, pas de compte.

ANTONIA. — Est-ce que je vous demande quelque chose ? Tranquillisez-vous, mon ami, vous ne vous emballerez pas avec moi. Je ne suis pas une femme dépensière ni exigeante, je vous l'ai montré assez longtemps.

ARTHUR, *allant à elle.* — Antonia, ce compte de ta modiste, est-il considérable ?

ANTONIA. — Considérable !

(*Il s'éloigne.*)

ARTHUR. — Voyons, as-tu quelque fantaisie, un caprice qui ne serait pas positivement ruineux ?

ANTONIA. — Je ne désire rien.

ARTHUR. — Rien ?

ANTONIA. — Rien. Plus tard, nous verrons, quand vous aurez fait des économies.

ARTHUR, *s'éloignant.* — Soit ! Plus tard ! Attendons !

ANTONIA, *allant à lui.* — Tu connais ça, toi, les compagnies d'assurances ? Réponds. Les connais-tu, oui ou non ?

ARTHUR. — Je les connais comme tout le monde.

ANTONIA. — Il paraît que ces compagnies-là, pour très peu de chose, elles vous constituent un viager.

ARTHUR. — Ah ! non, Antonia, non, pas de viager.

ANTONIA. — N'en parlons plus. J'y tiens et je n'y tiens pas. Je vis au jour le jour. Cependant ce serait une tranquillité pour vous, si vous veniez à mourir. Je vous ai déjà prié de sonner Adèle.

ARTHUR, *après avoir sonné.* — Un mot à propos d'Adèle. Qu'elle quitte ces habitudes de familiarité qu'elle a prises avec moi. Elle m'appelle M. Arthur et quelquefois Arthur tout court. Qu'elle dise monsieur, je suis le monsieur maintenant, qu'elle dise monsieur.

ANTONIA. — C'est bien, mon ami.

ADÈLE, *entrant.* — Madame m'a sonnée ?

ANTONIA. — Oui, donne-moi mon chapeau, une pelisse et des gants.

ADÈLE. — Madame veut-elle aussi sa clef ?

ANTONIA. — Ma clef ? Non, c'est inutile.

(*Adèle sort face et revient tout de suite.*)

Vous avez une clef de mon appartement.

ARTHUR. — Oui.

ANTONIA. — Rendez-la-moi.

ARTHUR. — Non.

ANTONIA. — Ne faites pas l'enfant. Maintenant que vous êtes ici chez vous, que vous pourrez venir quand vous voudrez, carillonner le jour et la nuit, et vous n'y manquerez pas, vous n'avez plus besoin d'une clef.

ARTHUR. — C'est juste. Je n'ai plus besoin... (*Il lui rend la clef.*)

ANTONIA, *bas à Adèle, qui est rentrée, tout en s'habillant.* — Adèle, regarde-le. Tu ne le trouves pas changé ?

ADÈLE. — Oh ! si, Madame, ce n'est plus le même homme.

ANTONIA. — D'où venait cette lettre que j'ai trouvée sur ma table ?

ADÈLE. — On m'avait tant priée de la remetire à Madame.

ANTONIA. — Tu diras à M. Armand de ma part qu'il écrit très bien.

ADÈLE. — Madame veut-elle le voir ? Il est là, dans ma cuisine.

ANTONIA. — Pourquoi me prévenir si tard ? Je ne peux plus maintenant.

ARTHUR. — Que se disent-elles tout bas ? (*S'approchant d'Antonia.*) Antonia, que disiez-vous à cette fille ?

ANTONIA. — Je lui faisais la recommandation dont vous m'avez parlé.

ARTHUR. — J'espère bien, Antonia, que vous ne me rendrez pas ridicule ?

ANTONIA, *à part.* — Non, je me gênerais. (*Prenant une facture dans le tiroir de la table.*) Tenez, mettez ça dans votre poche, c'est la note de ma modiste ; vous me ferez penser à vous la redemander.

ARTHUR. — Partons-nous ?

ANTONIA. — Je vous suis.

(*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE VII

ADELE, *puis* ARMAND

Y a quelque chose, bien sûr, y a quelque chose ! On dirait que Madame change son ménage. Je vais lui montrer l'appartement, au petit, il verra le reste un autre jour. (*Allant à la porte de droite et l'ouvrant.*) Entrez, Monsieur, entrez.

ARMAND, *après avoir regardé autour de lui.* — Elle va venir ?

ADÈLE. — Non, elle est sortie.

ARMAND. — Sortie !

ADÈLE. — Oui, mais vous ne perdrez peut-être rien pour attendre. Madame a lu votre lettre qui a avancé vos affaires.

ARMAND. — Je le crois bien. Une dépense pareille d'imagination. Je me suis fendu d'un sonnet.

ADÈLE. — Quel âge pouvez-vous bien avoir ?

ARMAND. — Vingt ans.

ADÈLE. — Et c'est votre seule occupation de courir après les petites dames ?

ARMAND. — Je fais mon volontariat.

ADÈLE. — J'ai peut-être eu tort d'aider votre connaissance avec Madame ; un garçon si jeune a si vite fait des sottises.

ARMAND. — Des sottises ! Je ne perds pas de vue les conseils de ma tante, une vieille douairière qui m'a élevé de très haut : « A ton âge, mon enfant, me dit-elle bien souvent, on paye... de sa personne. » Elle a le mot leste, ma tante, comme toutes les femmes de l'ancien régime.

ADÈLE, *prêtant l'oreille.* — Taisez-vous un peu. On vient d'ouvrir la porte. (*Allant à la porte du fond et l'entrouvrant.*) Tiens ! Madame qui rentre ! Venez ici et tenez-vous derrière moi.

(*Ils se rangent au fond à gauche.*)

SCÈNE VIII

LES MEMES, ANTONIA

ANTONIA, *elle entre précipitamment et se dirige vers le canapé.* — Quel butor ! Quel imbécile ! Me faire une scène semblable, à ma porte, pour un ami qui me salue ! (*Elle ôte son chapeau et ses gants.*)

ADÈLE, *s'approchant.* — A qui Madame en a-t-elle ?

ANTONIA. — A qui ? Tu me le demandes ? A Monsieur, qui est d'une jalousie et d'une violence insupportables !

(*Adèle fait signe à Armand de se montrer et sort.*)

SCÈNE IX

ARMAND, ANTONIA

ANTONIA, *l'apercevant.* — Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?

ARMAND

Entends la voix, ma belle
Qui te dit : sois fidèle.
Sois fidèle à l'amour.

ANTONIA. — Ah ! c'est vous, l'auteur de ces jolis vers que j'ai reçus. J'admets que vous m'envoyiez des vers, mais votre visite est moins singulière.

ARMAND. — La seconde le sera beaucoup moins ; il n'y paraîtra plus à la troisième.

ANTONIA. — Il a de l'aplomb. Que me voulez-vous, Monsieur ?

ARMAND. — Vous plaire.

ANTONIA. — C'est bien difficile.

ARMAND. — J'y arriverai.

ANTONIA. — Il est assez fat. Et que comptez-vous faire pour cela ?

ARMAND. — Vous aimer.

ANTONIA. — Voilà ce que vous avez dit de mieux jusqu'à présent. Etes-vous gai d'abord ?

ARMAND. — Comme une bête !

ANTONIA. — Etes-vous... tendre ?...

ARMAND. — Je vous le promets.

ANTONIA. — Etes-vous jaloux ?

ARMAND. — Pourquoi jaloux ? Le jaloux, c'est l'autre. (*Elle sourit.*) Puis-je m'asseoir ?

ANTONIA. — Non, Monsieur, non, vous ne pouvez pas vous asseoir. Le jaloux n'aurait qu'à entrer.

ARMAND. — Vous me cacheriez. Où est la cachette ici ?

ANTONIA. — Il est complet. Vous dites des folies, Monsieur, mais c'est bien permis à votre âge.

ARMAND. — A notre âge, Antonia.

ANTONIA. — Eh bien ! vous m'appelez Antonia maintenant ? Soyez plus convenable ou je vais vous renvoyer.

ARMAND. — Vous êtes surprise, Madame, de trouver tant d'ardeur, disons le mot, tant d'impatience dans un amour qui vous paraît bien jeune, et qui date pourtant d'une rencontre assez éloignée.

ANTONIA. — Une rencontre. Racontez-moi cela. (*Elle s'assied.*)

ARMAND. — Vous souvenez-vous, il y a six mois à peu près, d'être allée au théâtre, à l'Odéon ?

ANTONIA. — A l'Odéon ?

ARMAND. — Oui, on y jouait un drame de l'Ambigu. Vous paraissiez très émue d'un accident arrivé à l'héroïne, en retrouvant peut-être le pareil dans votre existence. Devant ces jolis yeux mouillés de larmes, je me disais : « Elle pleure, c'est bon signe. Les froids calculs de l'intérêt n'ont pas encore étouffé sa sensibilité. Je pourrai me présenter chez elle. Elle me demandera si je suis gai, si je suis tendre, mais elle ne me demandera pas autre chose. » Me suis-je trompé ?

ANTONIA. — Non, mon ami, non, vous ne vous êtes pas trompé, et je vous suis reconnaissante de la bonne opinion que vous avez eue de moi. Mais cette histoire est-elle bien vraie ? Si elle était vraie, nous serions presque de vieilles connaissances ?

ARMAND. — Ah ! Antonia, vous êtes bien en retard avec moi.

ANTONIA. — Taisez-vous, Monsieur, taisez-vous.

ARMAND. — Il est sept heures, heure charmante, où la journée qui finit pour tout le monde commence seulement pour l'amoureux. Il tombe aux pieds de son idole et lui murmure cette douce prière : Viens dîner avec moi.

ANTONIA, *prêtant l'oreille.* — Relevez-vous.

ARMAND. — Venez dîner avec moi.

ANTONIA. — Relevez-vous donc. Vous n'entendez pas qu'on parle dans l'antichambre ?

ARMAND, *se relevant.* — Je sais ce que c'est.

ANTONIA. — Dites vite.

ARMAND. — C'est lui, parbleu, l'autre...

(*Elle se lève et se dirige vers la porte du fond, il continue.*)

... le banquier, le marchand de soieries, le commissionnaire en vins, l'homme dans les huiles ; il est éternel, il arrive toujours au même moment.

ANTONIA, *à la porte du fond qu'elle a entrouverte.* — Arthur ! (*Revenant précipitamment à Armand qu'elle entraîne vers la porte de gauche.*) Entrez là, Monsieur, et ne bougez pas.

SCÈNE X

ANTONIA, ARTHUR

ARTHUR, *embarrassé.* — Bonjour, Antonia.

ANTONIA. — Bonjour... et bonsoir.

ARTHUR. — Vous me renvoyez ?

ANTONIA. — Je ne vous retiens pas.

ARTHUR. — C'est la même chose. Antonia ?

ANTONIA. — Vous partez, n'est-ce pas ?

ARTHUR. — Quand vous verrai-je ?

ANTONIA. — Un jour ou l'autre.

ARTHUR. — Est-ce une séparation que vous cherchez ?

ANTONIA. — Une séparation ! Les grands mots, tout de suite ! Une séparation ne me conviendrait pas en ce moment.

ARTHUR. — Faisons la paix alors, et ne boudez plus un mouvement de colère que j'ai regretté aussitôt.

ANTONIA. — Ne vous excusez pas, c'est inutile. Je ne désire pas d'explication. Je désire que vous me quittiez, que vous me laissiez seule. Mes heures de tristesse et de découragement sont à moi.

ARTHUR. — C'est bien. Je vais partir. (*Tirant un papier de sa poche.*) Tenez, serrez cette facture, j'ai passé chez votre modiste.

ANTONIA, *après avoir inspecté la facture avec soin.* — A l'avenir vous attendrez pour solder mes fournisseurs que je vous en donne l'autorisation. Avez-vous appris quelque chose au moins chez ma modiste ?

ARTHUR. — Appris quelque chose ?

ANTONIA. — Oui ; vous n'avez pas essayé de la faire bavarder sur mon compte ?

ARTHUR. — Sur votre compte ? J'étais beaucoup plus préoccupé du sien. J'aurais cru, Antonia, qu'une galanterie...

ANTONIA, *se montant un peu.* — Quelle galanterie ? Vous vous croyez bien galant pour une méchante note que vous me rapportez acquittée. Je m'en moque bien, d'une note de plus ou de moins. Il ne manque pas de gens qui voudraient bien me payer, non pas une note, mais cinquante notes, toutes mes dettes.

ARTHUR. — Elle m'ennuie. Ses dettes, son viager, on ne parle plus que d'argent ici.

ANTONIA. — Apprenez, mon cher, à me connaître. Vous ne gagnerez rien avec moi à être jaloux et grossier, je vous en avertis. J'ai fait ce que vous avez voulu. J'ai congédié pour vous plaire un ami véritable, un homme comme il faut, un homme du monde, qui satisfaisait tous mes caprices et qui me témoignait une confiance absolue. Je ne l'ai jamais trompé...

ARTHUR. — Antonia !

ANTONIA. — Je ne l'ai jamais trompé. Prenez modèle sur lui ou le contraire pourrait bien vous arriver.

ARTHUR. — Mais le contraire... c'est bien ce que je demande... le contraire. Antonia, vous oubliez...

ANTONIA. — Je n'oublie rien, Monsieur, rien. Je sais ce que vous m'avez demandé et ce que je vous ai promis. Je ne vous ai pas promis de l'amour. L'amour est au-dessus de tous les arrangements du monde. Je ne me suis pas donnée non plus pour une sainte. Mon passé est assez connu, Dieu merci, et, si vous me cherchez querelle pour un ami qui me salue ou pour une carte que je reçois, nous aurons des scènes toutes les cinq minutes.

ARTHUR. — Elle m'ennuie. Elle m'ennuie. Il ne s'agit plus d'un autre maintenant, elle me parle de tout le monde.

ANTONIA. — En voilà assez, mais n'y revenez plus. Donnez-moi la main... et allez-vous-en.

ARTHUR. — Comment ?

ANTONIA. — Vous voulez rester, mon ami ?

ARTHUR. — Certainement.

ANTONIA. — C'est bien. Restez. (*Elle le quitte, va au fond, enlève la table de jeu et la remet à la place qu'elle occupait à la première scène.*)

ARTHUR, *qui l'a regardée faire.* — Oh ! le bésigue maintenant. (*Changeant de ton.*) Antonia ? (*Silence.*) Ma petite Antonia ?

ANTONIA. — Je ne vous écoute plus, mon ami.

ARTHUR. — Laisse-moi te dire un mot.

ANTONIA. — A quoi bon ? Je ne vous répondrai pas. Asseyez-vous et coupez.

ARTHUR, *après s'être assis machinalement.* — Antonia, j'ai fait une bêtise.

ANTONIA. — Laquelle ?

ARTHUR. — Nous étions plus heureux avant.

ANTONIA. — Avant quoi ?

ARTHUR. — Quand je n'étais pas seul.

ANTONIA. — Il est trop tard, mon ami, j'ai fait ce que vous avez voulu. (*A Adèle qui vient d'entrer.*) Qu'est-ce qu'il y a, Adèle ?

ADÈLE. — Monsieur est là, Madame ; il dit que Madame lui a écrit une lettre épouvantable ; il prie Madame de lui pardonner.

ANTONIA. — Tu entends, Arthur. Tu peux encore te raviser, si tu le veux. Que décides-tu ?

ARTHUR. — Tiens ! Voilà ce que je décide. Chut ! (*Il se lève sans bruit et sur la pointe des pieds se dirige vers la porte de gauche.*)

ANTONIA, *courant sur lui.* — N'entre pas. (*Elle l'arrête et le place de telle sorte que, la porte ouverte, il se trouve caché derrière ; ouvrant la porte à Armand.*) Sortez, Monsieur ; ne dites rien, vous me perdriez.

(*Armand sort ; il traverse la scène en riant et gagne la porte de droite.*)

ARTHUR, *entrant à gauche.* — Déjà !

ANTONIA, *à Adèle.* — Fais entrer. (*Elle reprend sa place à la table de jeu, Alfred entre piteusement.*) Asseyez-vous, mon ami, je faisais des patiences en vous attendant.

FIN

JEUNESSE DU CID ET DE VICTOR HUGO...

au Festival de Paris et dans la Cour Carrée du Louvre

L'Espagne a été à l'honneur ces derniers temps, à Paris. Tandis qu'un groupe de jeunes acteurs, le « Théâtre des Jeunes Comédiens », rendait un hommage ému et émouvant à Federico Garcia Lorca, au Théâtre des Arts, à l'occasion du vingtième anniversaire de la mort du poète, le Teatro de Camara, de Barcelone, venait représenter *La Jeunesse du Cid,* de Guillen de Castro, au Théâtre Sarah-Bernhardt, dans le cadre du Festival de Paris.

Le Théâtre des Jeunes Comédiens, patronné par Madeleine Robinson, Maria Casarès, Gérard Philipe et Serge Reggiani, a présenté, avec une sobriété et une émotion également remarquables, divers poèmes de Federico Garcia Lorca, illustrés à la guitare, et ses courtes pièces qui constituent en quelque sorte, la synthèse de son univers dramatique : *L'Amour de don Perlimplin et de Bélise en son jardin* et le truculent *Petit Rétable de don Cristobal.* Le succès fut vif.

Quant à celui du Teatro de Camara de Barcelone, il ne le fut pas moins. Et je dois avouer que ce fut une agréable surprise.

Soyons franc tout à fait, les précédentes participations espagnoles aux deux premiers Festivals de Paris n'avaient pas été très... enthousiasmantes, la jeune troupe barcelonnaise n'était guère connue et son programme était resté pendant longtemps incertain. Mais dès que le rideau s'est levé sur *La Jeunesse du Cid,* les craintes se sont dissipées, c'était bien le vrai Cid que l'Espagne venait révéler au public français qui, depuis Corneille, le voyait peut-être avec les yeux de Chimène, mais non avec ceux de l'authenticité.

Il ne s'agit pas de comparer la *comedia* de Guillen de Castro à la tragédie héroïque de Corneille. Corneille, traducteur génial, a su y introduire la marque de sa personnalité et celles des préoccupations de son temps et de son pays. Le roi don Fernando de Corneille défend les principes de l'absolutisme chers à Richelieu, que le don Fernando de Guillen de Castro, et de l'histoire, ignore.

Et c'est, sans doute, ce qui m'a le plus touché. La Chimène de Corneille déchirée entre l'amour et la piété filiale, raisonne sa douleur et réclame justice avec des arguments d'avocat. Celle du vieux poète valencien est une fière Castillane qui, non seulement se défend, mais attaque comme une lionne blessée. Elle va jusqu'à injurier le roi sur son trône, montrant ainsi que, dans des époques reculées, l'Espagne pouvait donner des leçons de démocratie au reste de l'Europe.

Et puis Chimène, l'autre soir, était magnifiquement interprétée par Asuncion Sancho, dominant, de toute sa passion, une distribution honnête, mais inégale.

●

A la jeunesse du Cid répond celle de Victor Hugo dont le *Cromwell,* écrit à 25 ans, attendait depuis 1827 d'être joué. Et *Cromwell,* réputé injouable, a néanmoins été la seule création française de cette fin de saison internationale.

Pourtant, Victor-Hugo, lui-même, ne pensait pas que son drame-fleuve (sa représentation aurait duré plus de six heures) puisse être porté à la scène. Mais ce que l'auteur n'avait pu concevoir, Jean Serge et Alain Trutat l'ont tenté, et réussi. Ramenant le drame désordonné à deux heures et demie de spectacle, ils nous ont proposé une adaptation de *Cromwell* fort acceptable, dans laquelle on retrouve les beautés et les outrances de l'œuvre intégrale. Victor Hugo n'a pas été trahi et c'était là l'essentiel.

Comme le dit Jean Cocteau en présentant le spectacle : « Pour une folie, c'en est une : monter *Cromwell !* Mais comme Tristan le murmure à Yseult : « C'est une belle folie ! » Il faut reconnaître que dans la magnifique Cour Carrée du Louvre, contemporaine de Cromwell, en dépit des bourrasques d'un printemps attardé et de micros fantasques, la spectacle ne manquait ni de couleur ni de grandeur. L'éclat des costumes, les jeux de lumière sur les pierres augustes, les évolutions calculées des figurants, rehaussaient le vieux drame romantique à la manière des images d'Epinal, naïves et émouvantes à la fois.

L'œuvre est bourrée d'incohérences, mais qu'importe. Je pense, notamment, à la scène extravagante où Cromwell marie séance tenante son chapelain, surpris aux pieds de sa fille, à la dame de compagnie de celle-ci, duègne hideuse et hystérique ; à celle encore, où Cromwell — toujours lui ! — pour mieux démasquer ses assassins prend la place de la sentinelle qui doit les introduire dans le palais, et se trouve brusquement pris de court, car il ignore le mot de passe !

A côté de cela, on décèle avec satisfaction chez ce jeune auteur de vingt-cinq ans un souffle lyrique, une richesse verbale, une truculence et une verve qui font paraître bien bien pâles les comédies héroïques d'Edmond Rostand, et laissent le spectateur pantois... et un peu écrasé.

Dans un dispositif compliqué, mais indispensable de Claude Pignot, Jean Serge a su animer la fresque hugolienne avec habileté et discrétion. Maurice Escande a supporté de toute son autorité le rôle écrasant et semé d'embûches de Cromwell.



Arthur (Jacques Charon) était très heureux d'être l'amant de cœur d'Antonia (Mony Dalmès), mais promu amant sérieux, le voilà désormais torturé par la jalousie...

... Avec raison, semble-t-il, car Antonia l'a aussitôt remplacé... dans son cœur par Armand (Jean-Paul Roussillon). C'est la navette ou « un amant chasse l'autre ».

Quelques scènes de « LA NAVETTE »

SPECTACLES DE PARIS



Le Teatro de Camara de Barcelone a fort bien représenté l'Espagne au Festival de Paris avec *La Jeunesse du Cid*, de Guillen de Castro, dont Corneille s'inspira sans l'éclipser. Asuncion Sancho fut une vibrante Chimène, pour laquelle Paris eut les yeux de Rodrigue (Adolfo Marsillach, *à droite*).



Dans la Cour Carrée du Louvre, Jean Serge a fait vivre, pour la première fois, *Cromwell*, de Victor Hugo, qui attendait d'être créé depuis 130 ans... Maurice Escande incarna Cromwell avec une souveraine autorité qui semble impressionner ses deux enfants Anne Vernon et Pierre Vaneck.

(*Photos Bernand.*)

l'Avant-Scène

JOURNAL DU THEATRE

Directeur général : Robert CHANDEAU

DEUX PIECES PAR NUMERO

LA MAISON DE LA NUIT, de Thierry Maulnier (*épuisé*).
LES HUSSARDS, de P.-A. Bréal.
CRIME PARFAIT, de Frederik Knott, adaptation de Roger Féral (*épuisé*).
LA REINE BLANCHE, de Barillet et Grédy.
L'ENGRENAGE, de Jean-Paul Sartre.
LA MATINEE D'UN HOMME DE LETTRES, de Tchekhov.
LES QUATRE VERITES, de Marcel Aymé. (*épuisé*).
LA FABLE DU SECRET BIEN GARDE, d'Alejandro Casona (*épuisé*).
HAMLET DE TARASCON, de Jean Canolle (Prix Tristan-Bernard 1954).
L'HUITRE ET LA PERLE, de William Saroyan.
LE VOYAGEUR, de Maurice Druon.
ZAMORE et **Théâtre dans une bouteille**, de Georges Neveux.
LA MEUNIERE D'ARCOS, d'Alejandro Casona, adaptation d'André Camp.
UN NOMME JUDAS, de Claude-André Puget et Pierre Bost (*épuisé*).
UN FACHEUX ETAT D'ESPRIT, de Claude-André Puget.
YERMA, de Federico Garcia Lorca (*épuisé*).
PORTRAIT DE FAMILLE, de Paul Gilson et Nino Frank.
RESPONSABILITE LIMITEE, de Robert Hossein.
LE FANTOME, de Claude Santelli, d'après Plaute (*épuisé*).
LES TROIS SŒURS, de Tchekhov (*épuisé*).
LA BANDE A BONNOT, d'Henry-François Rey (*épuisé*).
IL EST IMPORTANT D'ETRE AIME, d'Oscar Wilde. Adaptation de Jean Anouilh et Claude Vincent (*épuisé*).
CECILE OU L'ECOLE DES PERES, de Jean Anouilh.
L'ECOLE DES VEUVES, de Jean Cocteau.
PRINTEMPS PERDUS, de Paul Vandenberghe (*épuisé*).
LE PING-PONG, d'Arthur Adamov (*épuisé*).
UN CAS INTERESSANT, de Dino Buzzati (adaptation française d'Albert Camus).
LA RAISON DES AUTRES, de Luigi Pirandello. Version française de Marie-Anne Comnène.
BELLAVITA, de Luigi Pirandello. Version française de Marie-Anne Comnène.
LA CONDITION HUMAINE, d'André Malraux. Adaptation théâtrale de Thierry Maulnier.
LA MOUETTE, de A.-P. Tchekhov. Adaptation de Georges et Ludmilla Pitoëff.
LA MORT DE MAXIMILIEN D'AUTRICHE, pièce inédite de Jacques Perret.
LA FLEUR A LA BOUCHE, de Luigi Pirandello. Version française de Marie-Anne Comnène.
LES FIANCES DE LA SEINE, de Morvan Lebesque.
A SON IMAGE, de Pierre Lescure.
LA DEMANDE EN MARIAGE, de A.-P. Tchekhov.
ELISABETH, LA FEMME SANS HOMME, d'André Josset.
LE MEDECIN DE CUCUGNAN, de Max Rouquette.
LES SORCIERES DE SALEM, d'Arthur Miller. Adaptation française de Marcel Aymé.
LIEN DE SANG, de Ramon del Valle Inclan. Version française de Jean Camp.
LE PAVILLON DES ENFANTS, de Jean Sarment.
LE COLLIER DE JADE, de Jean Sarment.
LA MANIERE FORTE, de Jacques Deval.
MATINEE DE SOLEIL, de Serafin et Joaquin Alvarez Quintero.
LE PRINCE D'EGYPTE, de Christofer Fry, adaptation de Thierry Maulnier et P. De Rothschild.
LES PETITES TETES, de Max Régnier, d'après un scénario d'André Gillois.
L'ETERNEL MARI, de Jacques Mauclair, d'après Dostoïewsky.
MONSIEUR ET MESDAMES KLUCK, de Germaine Lefrancq.
LE CHIEN DU JARDINIER, par Georges Neveux, d'après Lope de Vega.
SYSTEME DEUX, de Georges Neveux.
UNE LETTRE PERDUE, de Ion Luca Caragiale.
UN MONSIEUR QUI ATTEND, d'Emlyn Williams. Adaptation d'André Roussin.
TRIO EN SOL MAJEUR, de Léon Ruth.
JUDAS, de Marcel Pagnol, de l'Académie Française.
EST-IL BON ? EST-IL MECHANT ? de Diderot.
LE VEUF, de Carmontelle.
LE SEDUCTEUR, de Diego Fabbri, adaptation française de Michel Arnaud.
LA CORDE POUR TE PENDRE, de Frédéric Valmain, d'après Pierre Mac-Orlan.
CHARMANTE SOIREE, de Jacques Deval.
JULES, de P.-A. Bréal.
L'EVENTAIL DE LADY WINDERMERE, d'Oscar Wilde. Adaptation de Michelle Lahaye.
LE PARIA, de Strindberg.
L'OMBRE DU CAVALIER, d'Albert Husson.
HIVER, de Jean Tardieu.
ENTRE CHIEN ET LOUP, de Gabriel Arout.
JE SUIS SEULE CE SOIR, de André-Paul Antoine.
MINUIT EN PLEIN JOUR, farce en 2 tableaux sur un thème espagnol de Michel Arnaud.
COMME AVANT, MIEUX QU'AVANT, de L. Pirandello. Adapt. de Marie-Anne Comnène.
L'ETAU, un acte inédit de Pirandello. Adaptation de Marie-Anne Comnène.
A LA MONNAIE DU PAPE, de Louis Velle.
LES AMANTS PUERILS, de Crommelynck.

Envoi franco contre dix timbres à 15 francs par numéro

Dans notre numéro 134 :

PREMIER AMOUR, d'André JOSSET.
Grand Prix International d'Art Dramatique de San Remo (1950).

ABONNEMENT ANNUEL (23 numéros, 50 pièces)
France et Union Française (couverture cartonnée) . . . . **2.600 fr.**
Autres pays : l'équivalent de 3.200 francs français
réglables par chèque libellé dans la monnaie nationale
ENVOYEZ LE MONTANT DES ABONNEMENTS A :
L'AVANT-SCENE, 39, rue de Châteaudun, PARIS (IXe)
Téléphone : TRI. 88-78
par chèque, mandat ou C. C. P. PARIS 7353-00

POUR LA BELGIQUE, LE GRAND-DUCHE ET LE CONGO BELGE s'adresser à **M. H. VAN SCHENDEL**, 5, rue Brialmont, **BRUXELLES**
Abonnement : 390 francs belges — C. C. P. 2364-99
POUR LA SUISSE : Roger **HAEFELI**, 11 avenue Jolimont, **GENEVE**
Abonnement : 40 francs — C. C. P. 1.6390
POUR LE MAROC : **LE MEUR**, 7 cours Lyautey, **Rabat**
C. C. P. Maroc 374-32 Rabat

Tout changement d'adresse doit être accompagné d'une somme de quarante-cinq francs en timbres et d'une bande d'expédition

Imprimerie Commerciale — 6, r. Gambetta, Le Mans. — 36.008

Prix : 150 francs

Le Directeur-Gérant : A. SOREL DE NEUFCHATEAU